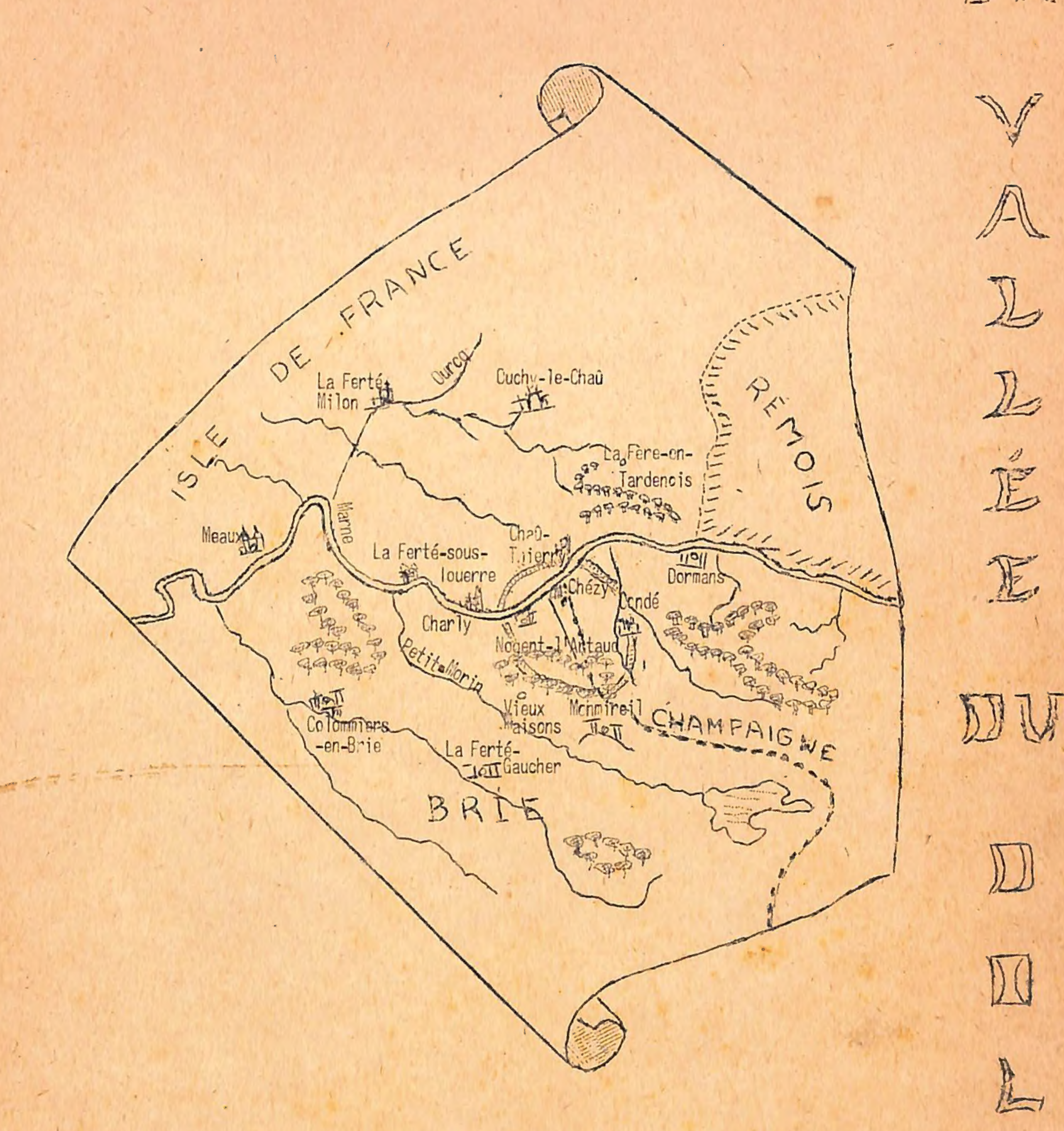
LA VALLÉE DU DOLLOIR



SES LÉGENDES
SA TRADITION ORALE
SES VESTIGES

1956

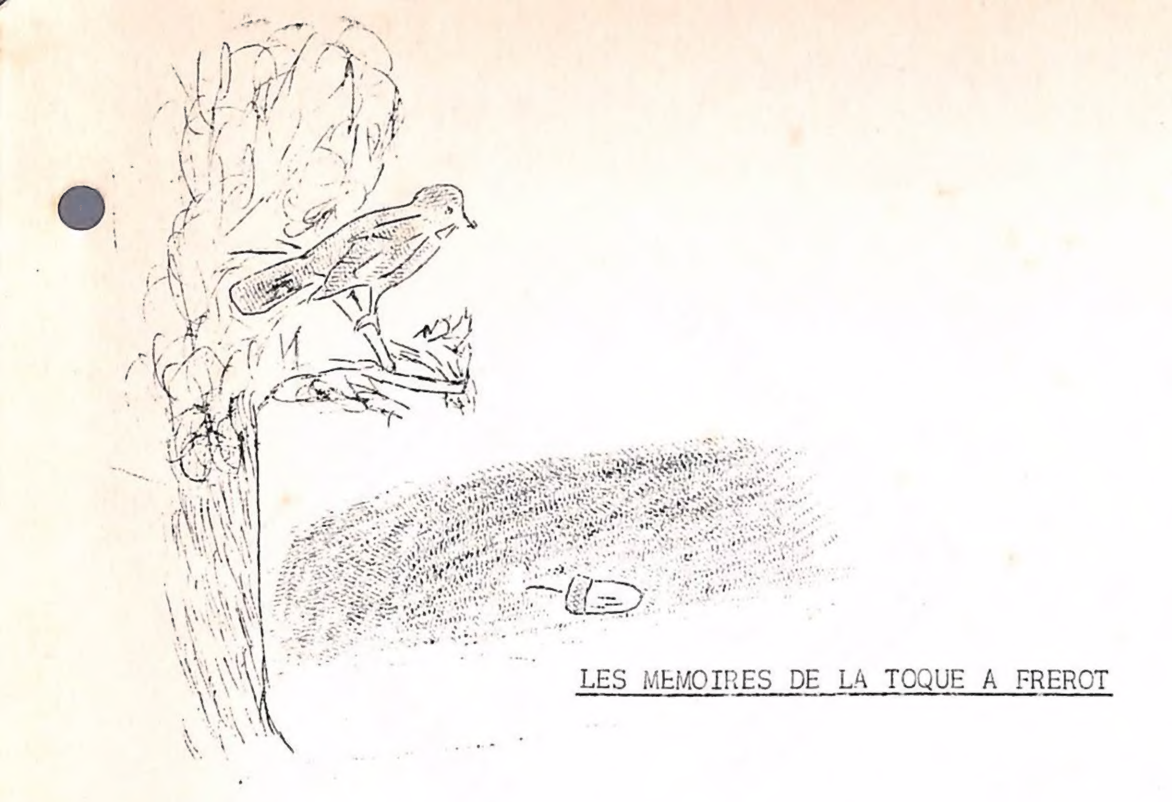
On pourrait noircir bien des pages sur les choses du temps passé. L'histoire d'une région, d'un petit village comme le nôtre, c'est l'histoire de notre beau pays de France, si riche en traditions et en légendes, la plupart ignorées des habitants.

Dans ma jeunesse, pour les veillées d'hiver, on se groupait à plusieurs ménages, une fois chez l'un, une fois chez l'autre. Cela économisait le feu et la lumière.

Tandis que les ménagères s'occupaient de raccommodage, les hommes jouaient aux cartes, et, entre temps, on racontait des histoires. Il y avait alors d'excellents conteurs. Les enfants arrêtaient leurs jeux et écoutaient avec attention, ce qui me permet de vous offrir aujourd'hui ces quelques récits qui, je l'espère, vous intéresseront.

C'est ainsi que je puis vous entretenir de :

- Gaston DARTINET -



LES MEMOIRES DE LA TOQUE A FREROT

C'était au début de la Guerre de Cent Ans ..... Un geai transportant en son bec un gland, le laissa choir au milieu d'un buisson à mi-côte en bordure du chemin des CAQUERETS à ESSISES .....

Mais laissons parler notre gland devenu chêne .....

" Dans le buisson à l'abri des rongeurs, je devins en quelques lustres un beau baliveau, levant fièrement la tête vers les cieux. De ce point élevé, je contemplais la pittoresque vallée du DOLLOIR. A cette époque, le ruisseau se nommait le DOLLIGER, long à peine de I2 Kilomètres, il devait dans le cours des âges faire tourner I6 petits moulins, dont un à tan et un à huile. Un de ses affluents, le RU DES CHARFFIONS, en possédait I à farine. Les derniers de ces moulins disparurent vers I870 ; celui d'Essises cessa son activité peu après.

" Je dominais l'ancien village d'ASSELUM, à l'époque gallo-romaine, ESSÈCES par la suite et enfin ESSISES, actuellement. Son vieux clocher, datant du XIIème siècle, renfermait trois cloches et une horloge. On lit sur les registres de l'an I735 : "Baptème de la grosse cloche refondue sur le château-fort de Château-Thierry. Cette cloche avait été fêlée le 5 Janvier I584 par trois enfants la tirant ensemble pour sonner l'Angélus de midi. Jean LEBON, parrain et Catherine GERARDOT marraine, elle fut appelée Catherine Victoire". Par la suite les cloches servirent probablement à faire des canons.

" Une petite cloche fut remise en place, qui eut pour marraine la fille du châtelain de La Doultre, Madeleine de Berlin. Quant à l'horloge, la légende accuse nos bons voisins de La Chapelle de nous l'avoir ravie ; légende à laquelle je n'attache aucun crédit. En tous cas, elle a été démontée, car la chambre existait encore il y a quelques années seulement, dans la partie haute du clocher.

" A l'horizon j'aperçois la forêt de VIELS-MAISONS, en bordure de laquelle est situé le hameau de La Madeleine. Là se trouvait comme à Essises une maladrerie dépendant de la Commanderie des Templiers de Viffort.

" En l'an de grâce I2II, une noble dame, la Comtesse MENHUDE, Veuve de Gillons de Châlons, fit don de sa terre d'Essises à ces Templiers qui y établirent des maladreries destinées à servir d'asile à des lépreux, si nombreux à l'époque. A Viffort, village voisin, le clocher du même style que celui d'Essises est du XIème siècle, époque romane. La voûte en bois de la nef est curieuse. Les solives sont toutes sculptées, chacune d'une manière différente. Ce serait le travail à la main des lépreux eux-mêmes.

" Quand ma vue se repose sur la forêt de Viels-Maisons, je la vois tout en longueur. Elle prend naissance à la limite des communes de Montfaucon, Rozoy-Bellevalle, elle longe le village de La Chapelle, celui de Viels-Maisons pour s'achever sur le territoire de la commune de Nogent-l'Artaud. A l'ouest, dans la partie élevée, on y découvre les traces d'une forteresse disparue : le château de CHUTRAIN. Plus à l'ouest se trouve l'étang de Vergis. Par eaux basses, on y voit les traces de pilotis sur lesquels reposaient des habitations lacustres.

" Les rois François Ier et Henri IV venaient souvent chasser dans la forêt. D'après la légende, ce fut sur les bords de l'étang de Vergis que se déroula l'aventure selon laquelle un habitant d'ESSISES : NICOLAS des MAZURES aurait sauvé la vie du Vert-Galant ; je vous en reparlerai plus tard.

" Plus près d'Essises, sur le plateau qui relie les hameaux du Fayet et de Pompierre, se trouvait une agglomération gauloise. En opérant des drainages, on a trouvé des poteries brisées datant de cette époque. De même dans le haut du village on a mis à jour une canalisation amenant l'eau de la source de La Bruyasse pour alimenter les habitants en eau potable.

" Pour l'instant, je veux vous narrer les évènements les plus marquants qui se sont déroulés autour de moi .....

" Sur le territoire de la commune d'Essises, près du petit hameau des Noues traversé par un ruisseau dont les eaux descendent dans la vallée du Dolloir, se trouve un ancien chemin se dirigeant de l'ancienne voie romaine vers Essises.

" Un jour du mois de Juillet de l'an I429, je vis descendre dans ce chemin une troupe en tête de laquelle se trouvait le roi Charles VII, de retour du sacre de Reims ; il avait à ses côtés Jeanne d'Arc. Ils avaient passé la nuit à Château-Thierry après en avoir chassé les Anglais. En quittant la ville, ils avaient choisi l'ancienne voie romaine qu'ils quittèrent pour prendre le chemin qui allait à Essises. Ce chemin a conservé depuis le nom de chemin du Roi. Puis après avoir traversé le village et le Dolloir, ils empruntèrent le chemin des Champs Fleuris qui communique avec la forêt par l'ancien chemin de Provins, ville où ils se rendaient ce jour là. Elle était heureuse la petite bergère de Domrémy : Charles était sacré et l'Anglais, prétendant au trône, n'était plus qu'un intrus.

" Les années se succédèrent. J'étais devenu un bel arbre à mon tour. De mon ombrage, je protégeais les épines, compagnes de mon jeune âge. Un petit sentier les traversait se dirigeant vers mon pied ; c'était le rendez-vous des amoureux ; j'écoutais leurs serments, je prenais part à leurs peines ; j'étais le confident de cette jeunesse, ma ramure servait d'asile aux oiseaux. Que l'existence était belle !.....

" Plus tard, je vis l'exode des Protestants de Viffort et de Montfaucon ; les pauvres gens persécutés furent contraints d'abandonner leurs biens pour aller se réfugier dans la gorge de Monneaux, sur la commune d'ESSOMES, accueillis par les habitants et les moines de l'Abbaye de St-Férréol. Ils vécurent là à peu près tranquilles ; on les aida même à se construire un temple. On raconte que l'Evêque BRICONNET, lorsqu'il venait à Essômes pour la confirmation, avait pris l'habitude d'aller déjeuner chez les Protestants. C'était trop beau, on le lui interdit !

" Puis vint la Révolution. Peu de faits marquants dans la région. Le curé desservant Essises fut invité à prêter serment au nouveau régime. Il le fit un dimanche après l'office, en présence du syndic Belin et de ses assesseurs, délégués à ce sujet. L'église resta au culte.

" Survint l'Empire, ses guerres et en particulier l'invasion des alliés pour renverser le régime. Le I2 Février I8I4, l'armée russe en retraite vint prendre position au nord-est d'Essises sous les bois Rapois et des Simons, près de l'ancienne chaussée Brunehaut, limitrophe des communes de Viffort et Montfaucon.

" L'armée française qui la suivait de près s'était établie sur le coteau d'en face, au lieudit des Champs Fleuris ou La Fontaine Cornet. A quelques pas de là, Napoléon, assis sur un murger (gros amas de pierres) s'apprêtait à déjeuner. C'est là que le trouva, attablé devant un poulet, le maire d'Essises, François Bruneaux, venu lui présenter ses respects.

" Il raconta par la suite : "Il ne m'a pas très bien reçu, et il semblait de mauvaise humeur". J'ai appris qu'il avait laissé glisser le contenu de sa bourse dans les pierres du murger. D'autres soucis que la perte de sa bourse assaillaient l'Empereur. L'histoire de la bourse fit d'ailleurs son chemin dans le pays. Un nommé Guérin, après avoir bouleversé les pierres, fouilla le sol avec tant d'ardeur qu'il en est resté le trou encore apparent à la limite de son champ, et le terrain inférieur qui est actuellement une pâture.

" L'armée française ayant traversé le ruisseau du Dolloir, prit contact avec l'ennemi et la bataille commença. Napoléon avec son état-major, maréchal NEY en tête, après être monté dans le village se dirigea vers le porche (la grande porte). Les habitants remarquèrent qu'il s'engagea à droite dans la petite ruelle qui sépare l'école du porche. Peut-être craignait-il un attentat venant du logement qui se trouve sur ce passage couvert .... Après avoir monté la côte, ils s'arrêtèrent à mon pied pour observer les péripéties du combat qui se déroulait sur le côteau de la Duy. Le soir, je vis enterrer les morts dans le haut du côteau sous le bois Rapois .....

" Les Russes refoulés reculèrent sur les plateaux dominant les villages de NESLES-LA-MONTAGNE et de NOGENTEL où eut lieu le lendemain la bataille de Château-Thierry. Napoléon aurait passé la nuit au Luneron, ferme située sur le plateau de l'Orme au Loup, sur la commune de Nesles. Mais un habitant de la Grande Saule, hameau situé sur le côteau au-dessus de Bayard en face de Marlevoux, le père Trony, décédé depuis quelques années, racontait :

.... - " Mon grand-père m'a toujours assuré que c'était à Marlevoux. Ici nous logions un officier russe. Celui-ci le lendemain matin était devant l'âtre, occupé à faire griller de l'avoine pour faire une sorte de café, lorsque le canon se mit à tonner de la ferme pour le signal du rassemblement des troupes françaises ; le Russe sauta à cheval, abandonnant son café, et s'enfuit sans un mot".

" De ces journées mémorables, j'ai gardé un souvenir ému, car je suis fier d'avoir servi de bouclier à un Empereur et à un Maréchal.

" Après la gloire, ce fut la décadence.

" Le propriétaire du terrain où j'avais pris naissance vint un jour planter, près de moi, deux pommiers. Pour que ces intrus ne soient pas gênés, les épines, compagnes de mon enfance, furent détruites à coups de pioche. Mes branches rabattues au sol allèrent au bûcher. C'est depuis cette mutilation que je devins la caricature d'arbre surnommée "La Toque à Frérot". Je me console en pensant que je figure comme point géodésique sur la carte d'Etat-Major de l'Armée. Mon voisin, le peuplier d'Italie de la ferme Bogus, qui me regarde de toute sa hauteur, en crève de jalousie.

" J'ai là-bas, en bordure de la Route à Madame, près de l'ancienne chaussée Brunehaut, un contemporain. Ce beau chêne, lui, n'a pas subi de mutilations. Il est assurément le plus bel arbre de la région ; il a plusieurs mètres de circonférence, mais il est méconnu : les passants ne regardent que son orgueilleux voisin, le cèdre. Les chênes cependant ont un passé rempli de traditions. C'est sur les branches de nos ancêtres que chaque année les Druides, munis de faucilles d'or, récoltaient le gui sacré. Quel beau titre de noblesse !

" Mais hélas, lui non plus n'est pas à l'abri du vandalisme. Pour attirer à son tour le respect auquel il a droit, il va vous raconter les faits qu'il a, en silence, contemplés dans le passé. "



LES MEMOIRES DU CHENE DE LA ROUTE A MADAME

" Du passage de Jeanne d'Arc à Essises, je ne vous parlerai pas, mon ami la Toque vous a tout dit. Mais un point me préoccupe : en parlant d'elle on dit :"la bonne Lorraine". Or, son village natal, Domrémy, se trouve en bordure de la Lorraine de ce côté-ci. Elle est donc Champenoise, comme vous et moi ......

" A l'époque de la lutte entre Catholiques et Protestants, l'église de Montfaucon avait servi de temple aux membres de la religion réformée ; après leur départ, une cérémonie de purification la rendit au culte catholique. A cette époque, les paroisses d'Essises et de Montfaucon étaient réunies.

" On lit sur les registres paroissiaux d'Essises : "Année I659, le 25 Septembre, réconciliation de l'église de Montfaucon par Gérard BROUSSARD, curé d'Essises et Doyen de Chézy-l'Abbaye, par commission de Mgr l'Evêque de Soissons comme il est porté dans les actes paroissiaux".

" Le patron de ce village de Montfaucon était Saint-Sylvestre, qui avait supplanté Saint-Antoine ; celui-ci fut réintégré ; lui et son inséparable compagnon aux grandes oreilles furent représentés par une grande statue. Une fontaine située à l'entrée du village au bord du chemin d'Essises, fut dédiée à ce saint, ce qui donnait lieu à un pélerinage annuel, repris depuis quelques années.

" C'est à Montmirail que Louis XVI fuyant à l'étranger fit son premier arrêt forcé. Dans cette ville un trait de cuir se rompit ; il fallut s'arrêter pour réparer et tout le monde entra à l'hôtel du Vert-Galant. D'après la tradition, ce serait là que Ia bonne de l'hôtel, dévisageant le roi qui était déguisé en valet, s'écria : "Mais c'est le roi ; regardez les pièces de monnaie, c'est bien la même tête !". La réparation terminée, on s'apprêtait à repartir quand on s'aperçut que le Petit Dauphin avait disparu. On

le retrouva dans la cour d'une ferme à cheval sur un poulain empaillé.

" Le II Février I8I4, on entendait le canon gronder vers le Sud. C'était la bataille de Montmirail. J'ai appris que les blessés, en attendant les premiers soins, avaient été déposés sur de la paille dans la cour du château. Une main criminelle ayant mis le feu à la paille, quantité de ces malheureux furent carbonisés ...

" Napoléon, installé au château, fit donner l'ordre, dit-on, d'abattre les cloisons afin de pouvoir développer ses cartes de grandes dimensions à l'époque. Les mains derrière le dos, il se promenait dans un couloir sombre, quand un enfant, caché dans une encoignure, chercha à toucher au passage la capote de l'Empereur. Il le fit si brutalement, que celui-ci fut renversé. Aux personnes présentes accourues, il dit en regardant l'enfant confus : "Le geste de ce petit me fait penser aux roitelets qui cherchent à m'abattre."

" Vers la fin de la journée, les Russes s'éloignaient vers le Nord en tirant le canon pour se protéger dans leur retraite. Alors que Napoléon était à peine installé dans une chambre de la ferme des Greneaux (où il devait passer la nuit) un boulet vint se planter dans le mur où, paraît-il, on le voit encore.

" Le lendemain, ce fut la bataille des Caquerets, au-dessus d'Essises. La ferme des Simons, bâtie dans la prairie, près de la route à Madame, fut incendiée et ne fut pas reconstruite. Un petit hameau, à deux pas d'ici sur le chemin de Soulaville subit le même sort. La bataille se déroula en grande partie sur les terres du domaine de La Doultre et de la ferme des Prouelles, aujourd'hui disparue, dont les terres furent d'ailleurs rattachées au domaine de La Doultre.

" Le propriétaire en était un ancien militaire, le Vicomte Charles de TILLANCOURT ; son union avec Madeleine, fille de Nicolas de Berlin, était à l'origine de cette acquisition. Nicolas de Berlin était pair de France, trésorier général de la région de Soissons, Seigneur d'Essises et de Montfaucon, et époux de Dame Catherine Joint.

" Le propriétaire des Prouelles, ainsi que Charles de Tillancourt, étaient lorrains d'origine. Le premier, petit-fils de Dominique Belin, venu de Sérauville (diocèse de Toul) en I754 était père d'une nombreuse famille, 9 ou IO enfants. Il avait prêté à son voisin de La Doultre une énorme somme, pour l'époque, à charge pour celui-ci de rembourser dix mille francs au mariage de chacun de ses enfants. Charles de Tillancourt, ayant levé une armée de volontaires fit la chasse aux traînards de l'armée ennemie, éparpillés dans les bois couvrant une partie de la région. Il fut décoré de la Légion d'Honneur. De son union avec Madeleine de Berlin, il n'eut qu'un fils, Edmond, lui-même député, puis sénateur de l'Aisne, jusqu'à sa mort et qui n'eut pas de descendance.

" De la journée épique des Caquerets, on raconte de tristes épisodes ; près du chemin de Montmirail à Château-Thierry, un vieux berger, le père Planson, gardait ses moutons. Il vit les Russes traîner une pauvre femme, la tuer

et la jeter toute nue dans un fossé après lui avoir fait subir les derniers outrages. Un officier autrichien venant à passer fit arrêter son convoi et recouvrir le cadavre d'un sac.

" A Chézy, lors de la retraite, un jeune soldat russe épuisé se glissa dans une des caves creusées dans le roc au lieudit le Château-Vert. Une femme occupée à bêcher dans un jardin tout proche, se rendit à la cave aussitôt la troupe passée, et le tua à coups de bêche. Seule la guerre peut déchaîner de pareilles atrocités ...

" A son passage à Château-Thierry, Napoléon descendit à l'Hôtel des Postes dont le Directeur était un nommé Souillac. C'est là que vint le trouver une mendiante accompagnée d'un enfant d'une douzaine d'années. C'était la Duchesse de Coigny. "Sire, lui dit-elle, la Révolution m'a plongée dans la misère. Mon château de la Tournelle, à quelques lieues d'ici, a été vendu comme bien national ; il ne me reste plus que cet enfant. Trop âgée, je ne peux que mendier pour nous faire vivre tous les deux. Je viens implorer votre protection pour lui. Il ne me reste plus longtemps à vivre. Je partirai heureuse le sachant sorti de la misère". L'enfant fut placé dans une école et la mère continua sa vie errante. Morte à Beuvardes, elle repose au pied de l'église, non loin du château de la Tournelle où elle avait vécu auparavant.

" Il y a environ 70 ans de cela, par une belle journée d'été, je vis arriver un petit garçon chassant des oies devant lui ; il les installa dans le savart tout proche. S'avançant vers moi, il s'écria : "Oh ! le bel arbre" De suite, je compris qu'il aimait les arbres et la nature : Nous devînmes une paire d'amis. Pour le distraire, je lui racontais ce que je vous ai narré plus loin. Chaque jour de belle saison, il venait jouer à mon pied. Il avait lâché les oies pour garder les moutons de son père. Pendant qu'il jouait, son fidèle compagnon, le chien Barbet, surveillait le troupeau. Nous étions heureux. Mais ce beau temps fut de courte durée.

" Un jour le petit berger, l'air attristé, me dit : "Je viens te faire mes adieux. Ma famille et moi allons quitter le pays. Tu sais que nous sommes cinq garçons. Mon père pour les occuper, a loué assez loin d'ici une ferme plus importante que celle que nous exploitons. Je n'oublierai pas les bons jours que j'ai passés près de toi, ni les belles histoires que tu m'as racontées. Je reviendrai te voir, et, à mon tour, je te narrerai celles que j'aurai apprises là-bas".

" Je le revis un jour pour l'entendre dire : "Je pars au régiment ; trois années sont vite passées, je ne te dis pas adieu, mais au revoir". Son congé fini, il ne revint pas ; j'appris qu'il s'était marié au loin et qu'il avait repris l'exploitation de la ferme de son épouse. Je l'excusais et ne désespérais pas de le voir venir faire un tour à Essises, son pays natal.

" Puis ce fut la guerre de 1914-1918 ..... Le petit berger mobilisé avait sans doute, hélas, laissé ses os sur un champ de bataille. J'aurai tant aimé le revoir !..... Lorsque, par une belle journée du printemps 1919

je le vis monter la côte, accompagné de son épouse. Il me dit : "Je suis revenu habiter le pays. Ma première promenade a été pour toi". Et, s'adressant à sa femme : "Chère amie, tu vois ce bel arbre, il me rappelle les meilleurs souvenirs de mon enfance. Mais que de changements depuis mon départ, il y a vingt ans. Là-haut, sur le plateau, il y avait un terrain en friche où pâturaient mes moutons.

" Dans le milieu du champ, j'avais planté un petit sapin. Chaque jour, pour l'arroser, j'allais à la marnière voisine puiser de l'eau dans mon sabot. Il a bien prospéré puisque ses graines ont levé et tout le plateau est devenu un bois de sapins dans lequel il me serait difficile de retrouver le petit arbre que j'avais soigné avec amour.

" Que sont devenus mes mûriers qui se trouvaient dans le pré à côté ? Je regrette qu'on les ait abattus. J'aimais les escalader pour me régaler de ces fruits noirs, rouges ou blancs, suivant leur espèce. La pièce des Inglets, près d'Essises, en était plantée aussi ; le dernier qu'on avait respecté (par oubli) se trouvait en bordure du jardin du presbytère de Montfaucon. Une tempête vint le déraciner. Ces arbres, si curieux, étaient les derniers témoins de l'essai de l'élevage des vers à soie. Je suppose que ce sont les châtelains de La Doultre qui ont voulu faire de la sériciculture. Les mûriers se trouvaient en effet sur leur domaine.

" Mon ami le chêne, je n'ai pas oublié les histoires ou légendes que tu m'as racontées lorsque j'étais gardeur d'oies ou berger. A mon tour, je te raconterai celles que j'ai apprises pendant mon absence.

" La région où j'habitais était proche de la Tournelle. Souvent, à la veillée, j'entendais la légende de la Duchesse de Coigny qui m'avait tellement frappé dans mon enfance. A certaines époques, on avait vu dans les allées des bois, les fantômes du Duc et de la Duchesse passer à cheval dans un galop désordonné et se fondre dans l'espace. C'était l'annonce de grands malheurs pour la France.

" Dans le Tardenois, beaucoup de ces familles nobles avaient subi, à la Révolution, le sort des châtelains de La Tournelle. Ils étaient devenus agriculteurs ou simples ouvriers agricoles. Beaucoup avaient accouplé la particule et le nom de famille : Devâtin, De Jean Pieuchot, Devolf, les De La Chapelle. Un de leurs ancêtres avait été chargé pendant la guerre de cent ans de se rendre compte de l'état des places fortes de Fère-en-Tardenois, Nesles-en-Dôle, Gandelu, Nogent-l'Artaud, Montmirail, des abbayes de Chézy, de St-Férréol, d'Essômes, en vue de résister aux troupes anglaises.

" J'avais là-bas comme moissonneurs les descendants des seigneurs de Beuvardes, les Gauliers de Couvron. Le vieux comte n'ayant pas d'héritier mâle avait exigé de ses filles qu'elles aient des enfants avant leur mariage. Il y réussit.

" La ferme dont j'étais devenu propriétaire par mon mariage était un ancien couvent des Bénédictins, situé à Villers-sur-Fère. Pendant un temps assez court, ce village eut comme prieur une personnalité marquante. C'était en 1682, le bénéfice étant vacant, le prieur commanditaire de La Charité-sur-Loire, dont dépendait celui de Villers et qui était alors archevêque de Rouen, fit choix de Maître Nicolas Letourneux, prêtre remarquable par sa science et son éloquence. Monseigneur de Paris l'avait donné comme confesseur aux solitaires de Port-Royal. Mais la doctrine Janséniste l'avait séduit, ses discours et ses écrits le proclamaient, d'où menace de disgrâce.

" Le don du prélat venait à point. Letourneux émigra à Villers vers la fin de 1682. On put l'y voir à la tête d'une petite école de jeunes gens. Le prêtre employait à l'entretien de ses élèves le produit de ses bénéfices et aussi de ses écrits. C'est à Villers-sur-Fère qu'il acheva "l'année Chrétienne". Cet ouvrage en six volumes déplut au Père La Chaise, le confesseur du Roi qui reprocha à l'auteur d'avoir traduit la messe en Français. Letourneux, vertement réprimandé par l'archevêque de Paris, crut devoir aller se disculper de vive voix. Le 27 Novembre 1686, il était au palais Archiépiscopal. Gagna-t-il sa cause ? On l'ignore. Le lendemain il mourrait d'apoplexie. Il n'avait que 47 ans. Durant les quatre années qu'il avait passées à Villers comme Prieur, il avait su se faire aimer et rendre service.

" De l'ancien couvent, il reste quelques bâtiments du Moyen Age et les ogives de la chapelle que j'ai tenu à faire restaurer pour en empêcher la disparition. Un souterrain, découvert il y a quelques années en déplaçant une dalle sous l'ancienne entrée du couvent, communiquait avec le Prieuré construit autour de l'église du village. Dans une pièce de terre m'appartenant, on voit les contre-forts d'un retranchement gaulois ou gallo-romain qui se serait trouvé dans la forêt défrichée il y a environ un siècle. Ce retranchement fut au XVIème siècle occupé par les Espagnols. Un domestique de la ferme, labourant sur cet emplacement, accrocha avec le soc de sa charrue un pot de terre qui renfermait des pièces d'or espagnoles.

" En 1814, un état-major russe était installé à Fère-en-Tardenois. Un officier se promenant à cheval dans la plaine située près de Villers fut reçu à coups de fusil par deux habitants embusqués derrière une haie. Le cheval fut tué et l'officier regagna Fère et porta plainte. Une enquête fut ouverte, et pour se couvrir, les deux coupables accusèrent un pauvre d'esprit, nommé de Vauclairois, dernier descendant d'une famille noble. Arrêté et conduit devant le général, son innocence fut reconnue. On le renvoya et la commune s'en tira en remplaçant le cheval tué. Si les faits s'étaient passés pendant les occupations de 1914-1918 ou de 1939-1944, les conséquences auraient été plus graves pour le village et les habitants.

" Des traînards de l'armée russe furent accueillis par les habitants. Certains même épousèrent des jeunes filles du pays et firent souche. Les Pétroff dont un descendant est boulanger à Courboin, entre Viffort et Condé-en-Brie ; les Ignatief qui ont raccourci leur nom en Ignate, les Martinoff devenus Martin et les Devolf en voie de disparition.

" Sur le territoire de la commune de Courmont, à la ferme de Villar-

delle, la fermière ayant vu un soldat fatigué se reposant près d'une fontaine, entraîna les ouvriers et le malheureux fut massacré à coups de fourches et de bêches. C'était la répétition du drame de Chézy-sur-Marne. Cet acte de cruauté est resté dans le souvenir des habitants, et la fontaine est devenue la fontaine du Cosaque."

" Si je vous entretiens de toutes ces choses passées, c'est pour en cultiver le souvenir chez les générations futures, les priant de respecter nos vieux jours en égard à notre riche passé.

" Passant qui lève les yeux vers nous, peut-être entreverras-tu les ombres de ces cinq siècles d'histoire ? Peut-être aimeras-tu les chênes !.....



LA BASCULE DU PERE LANDRY

Il y avait peu de temps, je devais livrer des pommes à cidre à prendre dans mon verger, lequel se trouve assez éloigné de chez moi. Ma bascule était faussée ; j'empruntais celle d'un voisin. En me la remettant, il me dit "C'est la bascule du Père Landry. Je l'ai achetée à sa mort lorsque j'habitais en Seine-et-Marne. Tu te souviens du temps où vous veniez chercher les pommes pour faire votre cidre, dans la région que j'habitais à ce moment-là ?"

En effet, cette bascule me rappelait une histoire dont tous les acteurs, sauf le voisin et moi, sont disparus. En empruntant quelques détours, je vais vous la raconter :

En l'hiver I879, le froid fut très rigoureux. Les noyers, les pommiers et quantité d'autres arbres fruitiers furent gelés. Les poiriers résistèrent. Les gens, découragés, n'en replantèrent pas beaucoup. Le vignoble d'Essises était lui aussi en voie de disparition. Le Clos des Caquerets, le Chateau Landon, le Bois Roger, le Coteau de la Duy étaient décimés par le phyloxéra ; on n'avait pas encore trouvé le remède en plantant des producteurs directs qui résistent au terrible insecte, et les greffer. Toutes ces calamités réunies obligèrent les cultivateurs à se fournir en cidre pour la boisson familiale en Seine-et-Marne, dans une région où la culture des arbres fruitiers était prospère.

Fin octobre I9I2, un groupe de cultivateurs de la commune décida de partir là-bas avec chevaux et voitures pour que chacun rapporte sa provision de fruits. Il fallut partir de bon matin, mettre en sacs et faire le chargement l'après-midi pour repartir le lendemain à Essises. Nous étions partis un peu au hasard. Arrivés dans un bourg situé sur les plateaux, on nous indiqua le hameau de Ch...... lequel avait des pommes à vendre.

Un brave homme, un vieillard encore vert, nous conduisit devant un énorme tas de pommes et nous dit =

- "Je pense qu'il y aura de quoi vous satisfaire, mais voilà, j'ai une course urgente à faire et ne rentrerai que ce soir ; emplissez vos sacs et faites les pesées. Je vous crois d'honnêtes gens, mais si vous me lésez cela ne vous portera pas bonheur."

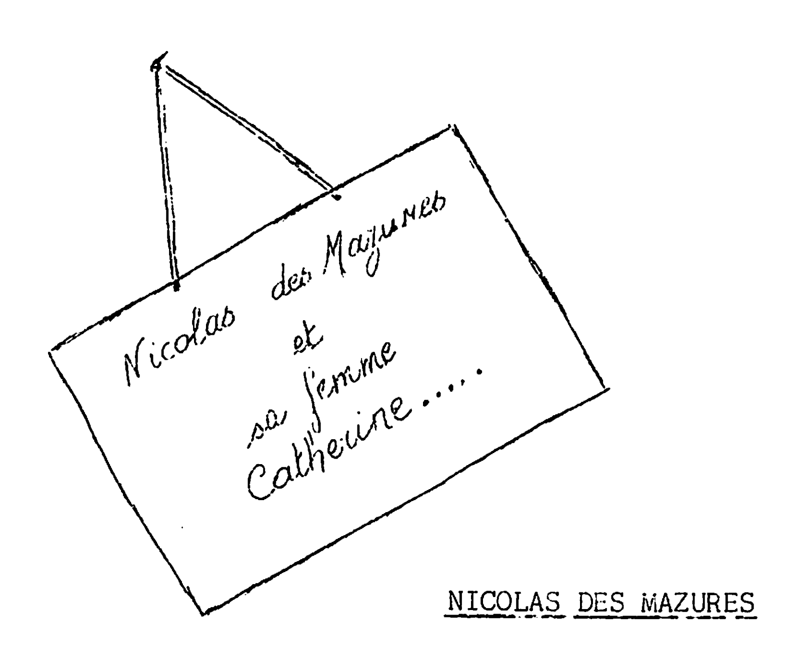
La bascule installée, l'un de nous fut préposé aux pesées. Le bonhomme parti, on se mit à emplir les sacs. Un de nous dit : "On va en faire sauter quelques kilogs pour chacun, le vieux n'y verra rien". Le préposé se récria : "Vous oseriez faire une chose pareille ? Songez que ce brave homme a mis sa confiance en vous ; mettez-vous à sa place, peut-être comprendrez-vous la laideur de cette proposition. Vous avez des enfants auxquels vous devez donner l'exemple de la loyauté. Demain en rentrant chez vous, oseriez-vous lever la tête devant eux ?"

Chacun se remit au travail. Les pesées furent faites équitablement. Vers la fin de la journée, le tas était bien diminué quand le père Landry rentra. Il demanda combien on en avait ensaché. "Cela fait tant" répondit le préposé aux pesées en consultant son carnet.

" Eh bien ! vous êtes d'honnêtes gens, dit-il avec le sourire. En faisant le tas, j'avais compté tous les pannerons ; aussi, à cinquante kilogs près, vous ne pouviez pas me tromper".

C'était un vieux malin ; il nous fit cadeau du reste. Certains n'étaient pas très fiers au retour.

La guerre survint deux ans après ; je ne le revis pas.



NICOLAS DES MAZURES

J'ai quelques scrupules à vous raconter cette histoire que j'ai pourtant souvent entendue aux veillées alors que je fréquentais encore l'école du village.

Cette histoire aurait été écrite, il y a plusieurs années, avec les mêmes personnages, l'action ne se passant pas sur les bords de l'étang de Vergis, mais dans la région. Il est possible que nos ancêtres, qui lisaient très peu, aient copié ce conte dans un livre ; mais tant pis, je vais vous la narrer comme je l'ai entendue dans mon enfance.

Ceci se passait vers la fin du règne de Henri de Navarre. Nicolas et sa femme habitaient le hameau des Mazures, lequel se trouvait à cheval sur les communes d'Essises et de Chézy. Les registres de cette époque contiennent pour Essises des actes ayant trait aux Mazures, donc première vérité.

Nicolas était de ce petit hameau ; Catherine, sa femme, était une Ramon, de la Ramonerie, comme les Bézard de la Bézarderie. Ces braves gens cultivaient avec leur baudet trois ou quatre parcelles près du hameau. Leur vache paissait dans la pâture toute proche avec quelques poules et lapins ; celà représentait toute leur fortune.

Ils étaient jeunes et courageux ; aussi, le travail ne leur manquait-il pas ! Pendant toute la belle saison, ils travaillaient dans les champs pour les fermiers voisins ; l'hiver venu, ils abattaient du bois dans les taillis de la région, quelquefois assez éloignés. Dans ce cas-là, ils attelaient le baudet, c'était moins fatigant que le trajet à pied. Partis de bonne heure, ils ne rentraient chez eux que le soir, tard. Une hutte de branchages recouverte de gazon leur servait d'abri ; c'est là que près d'un petit feu ils prenaient leurs repas.

Cet hiver-là, ils avaient entrepris une coupe en bordure de l'étang de Vergis, lequel se trouve dans la partie ouest de la forêt de Viels-Maisons. Il ne restait plus qu'une journée de travail pour finir. Le beau temps était revenu. Nicolas dit à sa femme : "Demain, nous partons finir la coupe de l'étang".

Le soleil les trouva à l'ouvrage. Nicolas travaillait de la hache et Catherine débitait les rondins. Dans le cours de la matinée, on entendit au loin vers la Madeleine les aboiements des chiens et le son des cors se répercuter à travers les taillis aux voutes séculaires. Nicolas dit à sa femme : "Notre bon roi chasse dans la forêt, peut-être aurons-nous la chance de le voir passer ici".

L'histoire raconte que François Ier, aïeul de Marguerite de Valois, venait chasser dans cette forêt et s'y délasser en joyeuse compagnie. La chasse se rapprochait, le cerf aux abois allait sans doute venir plonger dans les eaux de l'étang pour égarer la piste des chiens.

Avec ardeur, Nicolas continuait son labeur lorsqu'il vit arriver sur la chaussée de l'étang deux cavaliers qui mirent pied à terre en discutant fortement. Tout-à-coup, d'une forte poussée, l'un fit tomber l'autre à l'eau, et à l'aide d'une perche tentait de le noyer en l'enfonçant dans l'eau. En voyant accourir Nicolas muni de sa hache, il sauta sur son cheval et s'enfuit. Avec l'aide de sa femme, le bûcheron tira le malheureux de sa fâcheuse position, et ils le conduisirent dans leur hutte ; ils le dépouillèrent de ses vêtements trempés et le revêtirent de ceux de rechange de Nicolas.

L'étranger, assez vite remis, après les avoir chaleureusement remercié du secours qu'ils lui avaient apporté, leur dit : "Ce bain forcé m'a ouvert l'appétit ; n'auriez-vous pas quelque chose à m'offrir à manger ?" Catherine fit cuire dans la poêle des tranches de jambon fumé, les recouvrit d'une copieuse omelette dorée et cuite à point, et les servit sur la petite table autour de laquelle ils s'assirent tous les trois. Leur convive les interrogea. Il voulu connaître leurs noms, leur habitat, et finalement leur fit une recommandation : "Mes bons amis, vous m'avez rendu un grand service et je ne l'oublierai pas ; mais ne racontez à qui que ce soit ce que vous avez vu aujourd'hui, il vous arriverait malheur."

Tout à coup, une troupe de cavaliers déboucha près de la hutte. L'un demanda à Nicolas : "N'avez-vous pas vu le Roi ?" - "Non, je ne l'ons point vu, répondit Nicolas". Mais l'étranger sortit de la hutte et dit à ses nouveaux amis : "Si un jour vous avez des ennuis, venez me trouver dans mon palais du Louvre, je vous sortirai d'embarras". Il leur fit ses adieux en les laissant éberlués d'avoir reçu le roi Henri IV à leur table. Mais Catherine, ne s'étonnant de rien et ayant la langue bien pendue, dit à son mari, dans le patois que les anciens employaient encore à Essises, il y a un demi-siècle : "J en rev'nions point d'voir qu'un rouet quanque c'est tout nu, c'est pas mieux bâti que touet, bien au contraire ; j'allions en rêver cette nuit".

La coupe de l'étang finie, ils entreprirent d'autres travaux, l'époque de la moisson était arrivée ; après la hache et la serpe, c'était au tour de

la faucille de couper les épis dorés. En bas du coteau des Mazures qui descend du Dolloir, était bâti le moulin d'Arrouard, propriété des moines de Chézy par la donation d'Artaud, seigneur de Nogent.

Dans une parcelle du coteau, les moines avaient fait semer du blé qui devait bientôt être mûr. Par malheur, les poules de Nicolas, tentées par le grain, allèrent picorer quelques épis. En présence du délit, les moines poussèrent des cris contre les manants qui allaient les affamer. Le Prieur du Monastère qui n'était pas indulgent, assigna Nicolas à comparaître devant la justice de Chézy pour s'entendre condamner comme il le méritait.

Le malheureux se voyait déjà, sinon pendu, du moins enfermé pour longtemps dans les cachots de ce bourg. Catherine, qui ne perdait jamais la tête, dit à son mari : "Vite, préparons le nécessaire pour le baudet, foin et avoine ; de mon côté, je vais m'occuper des victuailles pour un long voyage, notre bon roi Henri n'a certainement pas oublié le service rendu, il faut partir lui demander protection."

Les préparatifs terminés, Catherine confia le soin de son bétail à Marie Ramon sa belle-soeur, et les voilà partis en grand secret pour la capitale. Pour tromper ceux qui auraient été tentés de les suivre, ils firent un détour par la vallée du Petit.Morin et gagnèrent le plateau de Jouarre où ils arrêtèrent dans les champs pour faire leurs dévotions au pied de la croix élevée à la mémoire de Sainte Radegonde, épouse du Roi Clothaire I, qui était devenue la première abbesse du monastère de Sainte Croix de Poitiers, où elle était morte en l'an 587.

Ce fut leur première étape. L'âne était fatigué, on l'avait poussé plus qu'il n'aurait fallu car ils voulaient s'éloigner le plus vite possible des moines si susceptibles. Nicolas commençait à se tranquilliser, et le lendemain ils n'allèrent pas plus loin que Meaux où ils demandèrent l'hospitalité au prieur du couvent de Saint-Faron, avec lequel ils étaient un peu cousins à la mode de Brie.

Le lendemain, ils reprirent la route de Paris. Le temps était beau et ils décidèrent de ne pas pousser le baudet ; les moines étaient loin et chaque jour les rapprochait de la capitale et de leur bon roi Henri ; ils considéraient ce voyage comme une partie de plaisir. Le soir, ils attachaient l'âne au pied d'une haie et eux dormaient au pied d'une meule.

Enfin, le terme du voyage approchait, des agglomérations plus nombreuses indiquaient que Paris était proche. Un beau jour, ils aperçurent la grande ville et les tours de Notre-Dame. Eux qui n'avaient jamais vu que Château-Thierry et sa tour Saint-Crépin, ils furent bien émus. Leur arrivée dans la ville fut un évènement et une bande de badauds les regardaient passer. Ils demandèrent le chemin pour aller chez Monsieur Henri IV. Ceux-ci voyant cet équipage allant rendre visite au roi, dirent : "Il va sûrement se passer quelque chose, nous allons voir celà". La bande leur offrit de les accompagner pour leur indiquer le chemin. Après de nombreux détours, ils arrivèrent au Palais et se dirigèrent hardiment avec leur voiture, vers la porte d'entrée.

Le Suisse en faction leur barra le chemin avec sa hallebarde et leur dit : "On n'entre pas, faites demi-tour". Catherine se récria "Nous sommes invités par notre ami Henri, vous allez nous laisser passer."

Fort heureusement, d'une fenêtre, le roi les avait reconnus et donna de vive voix l'ordre de laisser passer ses bons amis Nicolas et Catherine des Mazures. Il fallut laisser l'âne dehors, après l'avoir attaché à la grille. Ils furent introduits auprès du Roi dans les appartements. Fort émus tous les deux, en faisant une profonde révérence, ils s'étalèrent l'un et l'autre sur le plancher.

Après les avoir aidés à se relever, Henri s'inquiéta de la cause de leur voyage. Les ayant écoutés avec bienveillance : "Rentrez tranquillement chez vous leur dit-il, je vais prier ces bons moines d'être à l'avenir moins susceptibles et de ne pas tracasser, pour de telles vétilles, mon bon peuple qui travaille pour la prospérité du royaume. Lorsque vous rentrerez chez vous, l'affaire sera réglée."

Pendant l'audience, les badauds n'avaient pas perdu leur temps. Sur une pancarte accrochée derrière la voiture, ils avaient écrit en grosses lettres : Nicolas des Mazures et sa femme Catherine. Soulagés et heureux tous les deux, les voilà repartis. Chacun, en lisant l'inscription de la pancarte, disait : "Bonjour Nicolas, Bonjour Catherine". Celle-ci se tournait vers son mari et s'écriait en souriant : "Ils sont bien polis les Parisiens, et j'aurions jamais cru que j'étions si bien connue à Paris".

Leur retour se fit lentement et sans incident. En arrivant chez eux ils apprirent que les moines avaient retiré leur plainte, mais leur joie fut gâtée par l'annonce de l'assassinat de leur bon roi Henri IV.

LA VALLEE DU DOLLOIR

La rive gauche.

A l'époque gallo-romaine, le DOLLOIR s'appelait le Dolliger. Ce ruisseau prend sa source dans un fossé qui descend du hameau des Orgerieux, de la commune de Montlevon. Après avoir traversé Vilzeaux, il descend vers la Marne où il s'y jette à Chézy, après un parcours d'une quinzaine de kilomètres.

Le hameau de Vilzeaux, de la commune de VIFFORT, est aujourd'hui bien diminué. Il y a un demi-siècle, il abritait trois petites fermes ; il est desservi par la petite route qui part de Viffort pour rejoindre celle de Montlevon à Fontenelle. En bordure de cette route, on rencontre, eux aussi bien amoindris, les hameaux de La Croisette, de La Villeneuve, et à quelques pas dans la plaine, la Grenouillère, ferme abandonnée.

Sur le plateau, la petite route fait sa jonction avec celle de Fontenelle, près de la ferme de Villenéron, dont le nom évoque un Empereur Romain. Tout près de cet endroit, on voit encore le chemin suivi par les diligences venant de Château-Thierry et se dirigeant vers Montmirail. Dans les bois tout proches, il est resté bien apparent avec sa chaussée très large bordée de fossés profonds. Grandeur et décadence ! aujourd'hui, le vieux chemin abandonné ne sert plus qu'au transport de quelques charrettes de bois.

Dans la direction de MONTMIRAIL, et vers le Sud, il traversait les bois de la Converserie, du nom du couvent disparu dont il ne reste plus que les fossés envahis par la végétation. La route de Fontenelle suit la crête d'un plateau au sol froid et humide ; dans la plaine, à droite, se trouve le hameau de Gillauche, traversé par l'ancienne voie romaine ; il est à cheval sur les deux communes de Rozoy-Bellevalle et Viffort.

A cet endroit, on trouve les traces d'une agglomération gallo-romaine. Les petites fermes actuelles ont fait place aux métairies de cette épo-

que éloignée. Les propriétaires d'une de ces petites fermes entreprirent un jour le nettoyage d'un ancien puits comblé par la terre : construit en pierres sèches, l'orifice circulaire, avec au départ O m 55, atteint I m 25 de diamètre sur une profondeur de 6 Mètres.

De la vase et du sable du fond, ils sortirent deux poteries d'époque différente, mais anciennes: Une cruche pansue en terre blanchâtre de O m 29 de hauteur, diamètre O m 22 ; une autre en terre bleue craquelée d'un bel aspect : O m 27 de hauteur, O m I8 de diamètre ; un marteau en bronze de l'époque romaine de forme particulière : il comporte comme ornementation plusieurs canelures circulaires et une tête de volatile.

L'absence d'autres vestiges dans le puits permet de supposer que ces objets y sont tombés accidentellement, et s'y sont conservés intacts.

En suivant l'ancienne voie romaine, vers le Nord, on rencontre Pertibout qu'elle partage en deux, partie vers Viffort et partie vers Montfaucon. Dans ce hameau assez important, il y a un demi-siècle, le dépeuplement de nos campagnes a laissé son empreinte. D'après une légende, la reine Brunehault aurait possédé une métairie à cet endroit, mais rien ne vient l'appuyer. Néanmoins, il faut remarquer que dans la région, l'ancienne voie romaine est plus souvent désignée par le terme de chaussée Brunehault.

A mi-côte, à gauche de la route nationale qui conduit à Château-Thierry et Soissons, se trouve le hameau des Gillotins. Deux fermes fusionnées en une dépendent du domaine de La Doultre. A quelques pas à droite, on voit tout proches les hameaux de Chênebenoit et de la Courte-Soupe. Le premier est bien diminué et le deuxième, qui abritait un charron, n'est plus occupé que par les descendants des artisans : les Brajon et les Sarrazin.

Près de là, dans une pâture, on voit encore l'emplacement de la Royère, qui amenait l'eau au moulin Collard, le premier des moulins si nombreux sur les bords du Dolloir.

Le chemin qui dessert ces hameaux va rejoindre celui de Vilzeaux à VIFFORT. Anciennement, il était très fréquenté car il communiquait avec le village de MONTFAUCON, situé à trois kilomètres au Nord. On empruntait ce chemin pour se rendre aux cérémonies religieuses et pèlerinages qui se déroulaient dans ce village important, aujourd'hui réduit à quelques habitations groupées autour de sa vieille église.

Dans le bas de la côte, les deux habitations de La Couture, bâties de chaque côté de la route, sont devenues de simples demeures particulières. C'étaient autrefois deux auberges ; elles dataient de l'époque où les chemins de fer étaient inconnus ; tous les transports se faisaient par route. C'est là que les routiers s'arrêtaient pour laisser souffler leurs attelages. Une écurie dans le sous-sol permettait d'abriter les chevaux la nuit. Chaque auberge possédait une salle de billard et l'une d'elles tenait un débit de tabac. Tous les ans, le jour de l'Ascension, avait lieu la fête. Si le beau temps le permettait, on dansait sur le pont qui traverse le Dolloir. Etant

une des premières fêtes de l'année, c'était le rendez-vous de la jeunesse des environs. Comme à la fête des Noues, petit hameau de la commune d'Essises, on y rencontrait les mêmes acteurs, le violonneux Babtiste Gambier, le marchand de couteaux Moutardier, et les marchandes de sucreries : les braves mères Dumont et Montcourant.

A quelques pas en aval se dressent les bâtiments de Conclaire, l'ancien moulin transformé en ferme après I870, aujourd'hui servant de logement à des ménages ouvriers.

En suivant les bords du Dolloir, on arrive au château de La Doultre, l'ancienne habitation des seigneurs d'Essises et de Montfaucon, Berlin et Tillancourt leurs descendants. Cette belle construction de l'époque Louis XV appartient aujourd'hui à Madame la Comtesse de Maillé. Au pied du château, l'ancien moulin du même nom sert de logement au garde de la propriété.

A quelques pas à droite, la ferme du château de MONTFAUCON, du même domaine, avec ses tours à l'aspect moyenâgeux (une troisième tour existait à l'encoignure Sud-Ouest) évoque aussi l'idée d'une demeure seigneuriale. Ce plateau a gardé les traces d'habitations disparues, au bord de la route; plus bas, à la source de la Hialerie, en bordure de l'ancien chemin qui partait de l'école et se prolongeait jusque Vilzeaux, on trouve des tuiles de l'époque gallo-romaine et des débris de poteries. Montfaucon a perdu son ancienne importance, l'école a été transférée dans un hameau, le presbytère, bâtisse importante, a été démoli, quatre ou cinq habitations et l'église indiquent que là sé trouvait un chef-lieu de commune.

En suivant vers le Sud le chemin qui conduit au point le plus élevé du plateau, on arrive à l'ancienne ferme abandonnée des Brosses, propriété de la famille Barbier, disparue aujourd'hui. Elle était entourée de canaux qui existent encore en partie ; il y a un demi-siècle, on voyait encore trace du pont-levis. Elle fait partie du domaine de La Doultre.

Les Brosses -

Sur les registres de notre paroisse, j'ai vu la signature d'un de Brosse comme parrain d'un enfant d'Essises ; on peut supposer que cette famille a donné son nom à cette ferme. Pendant la guerre I9I4-I9I8, étant mobilisé dans un régiment du Poitou, j'ai rencontré un de Brosse. Intrigué, je lui demandai l'origine de sa famille. Il me répondit qu'elle provenait de la Champagne.

Le plateau des Brosses -

Reposant sur un sous-sol imperméable n'absorbant que très faiblement les eaux de pluie, il était en hiver d'un accès difficile. On disait qu'il ne portait pas une pie. Très sec en été, les récoltes étaient maigres. On vo-

yait, disait-on, à la veille de la moisson, les perdreaux à cinquante mètres dans les blés, ce qui était à peu près vrai.

Tout ceci est changé ; des drainages, des labours profonds, des amendements calcaires, une exploitation éclairée, ont transformé ce sol ingrat où ne poussait que la fétuque ovine, en une magnifique plaine où croissent les betteraves et les céréales de toute nature.

Des Brosses, on aperçoit dans le fond de la vallée le village de ROZOY-BELLEVALLE, lequel se nommait anciennement Rozoy-Gâteblé. Les habitants de ce village, croyant avoir à rougir du terme de Gâteblé, obtinrent de le remplacer par Bellevalle. Sous le règne de Saint-Louis, un seigneur de Fère-en-Tardenois, Robert de Dreux, dit Gâte-bled, s'intitulait Seigneur de Fère, Braine et Rozoy, mais quel Rozoy ? Plusieurs villages portent ce nom dans la région.

C'est dans ce village que le ruisseau des CHARFFIONS prend sa source pour aller se jeter dans le Dolloir, à Essises. Il tire son nom de capharnaüm devenu en patois "caphournio" dont on a fait Charffions. Il était bordé de petites habitations sur tout son parcours. Nous allons les énumérer.

Le Bouchat dont il ne reste que le lieudit, CHAMP-DE-FAYE, hameau important de la commune de Montfaucon, scindé en deux, le haut et le bas, mais déjà déserté. Son atelier de charron est disparu ; un maréchal exerce encore pour les fermes de la région.

En aval, la VILLE-CHAMBLON, hameau de la commune de Montfaucon, se trouvant au milieu et dans la partie la plus peuplée du terroir, on y a transporté l'école et la mairie. Lui aussi souffre du dépeuplement : ses trois petites fermes sont disparues ainsi que plusieurs habitations particulières. A quelques pas, le moulin du même nom est aujourd'hui transformé en une ferme exploitée par les descendants des Berjot, les anciens meuniers.

COUSON, à cheval sur le ruisseau, possède quelques habitations entourant la ferme Hiernard, assez curieuse par sa façade intérieure datant du Moyen-Age. C'est là que s'arrêtait, pour y prendre les voyageurs, le petit train du C.S.A. qui desservait Viels-Maisons. Six trains circulaient chaque jour sur cette ligne. C'était le bon temps, on pouvait se déplacer facilement et à bon compte.

Aujourd'hui, celui qui ne possède pas d'auto est obligé d'attendre le car du vendredi pour se déplacer. Le progrès dont on nous vante les bienfaits n'a guère agit en faveur des habitants de notre petite vallée.

En quittant Couson, on traverse le bois des Fortières, si pittoresque avec ses rochers énormes recouverts de mousse et de fougère, sa pierre des Fées renfermant une grotte qui a dû servir aux hommes de l'âge de la pierre pour s'abriter des intempéries et de l'attaque des bêtes fauves.

A la sortie du bois, le Moncet est bien diminué lui aussi ; il y a soixante ans, le père Cellier y exerçait son métier de menuisier ; il fabri-

quait des meubles, des portes et des fenêtres pour les besoins des paysans de la région.

L'église de MONTFAUCON, dont je ne vous ai pas encore parlé en détail est bien amoindrie. La partie du XV° siècle a été démolie ; reste celle du XI°siècle. Dans le cimetière qui l'entoure, on remarque un calvaire très ancien ; la colonne carrée en pierre, surmontée d'une croix en fer forgé, possède, gravés sur ses quatre faces, des personnages avec attributs religieux. Cet ouvrage de valeur artistique subit malheureusement l'outrage des intempéries qui finiront par en avoir raison ; pour le sauver, il faudrait que l'on puisse le transporter dans un bas-côté de l'église.

Le clocher, par manque de réparations, s'est effondré et dans sa chute il entraîna celle de la poutre de gloire, une des quatre qui restaient encore dans notre région (Essises, Viffort, Vendières). Par la même occasion, il démolit la statue de Saint-Antoine. La poutre de gloire fut vendue aux enchères avec diverses boiseries, au prix du bois de chauffage. Si l'acheteur de la poutre était quelque peu connaisseur, l'opération était belle. Ces poutres, d'art Champenois, lorsqu'elles sont complètes comme celle d'Essises, ont une grande valeur.

L'église d'ESSISES est du style roman XI° et XII° siècles, sauf le choeur qui est gothique du XV° siècle. Il y a soixante ans, de beaux vitraux anciens ornaient les grandes baies gothiques.Respectés pendant des siècles, une génération avec l'étiquette du libéralisme cachant un sectarisme étroit, les laissa briser, avec attendrissement. Triste travail qui pulvérisa la valeur de plusieurs millions par fenêtre ; il y en avait quatre.

Après la guerre de I9I4-I9I8, l'église ayant souffert des explosions était en piteux état: les toitures arrachées, le clocher fortement ébranlé ; de magnifiques sureaux - la nature ne perd jamais ses droits - avaient poussé sur les voûtes. Une première fois sauvée de la destruction en I9I2, cette fois elle était condamnée ; la voûte gothique allait disparaître. Ce lieu sacré pour nos ancêtres dont la foi était plus solide que la nôtre, allait devenir un tas de moellons. Ils y avaient pourtant reçu le baptême, s'y étaient mariés, y avaient trouvé réconfort et consolation aux heures de lassitude. Là aussi ils avaient reçu le dernier "au revoir" de leurs proches .... Ces pierres vénérables qui avaient une âme allaient servir à combler les routes ou les ornières boueuses d'un chemin.

La commune avec ses faibles revenus ne pouvait entreprendre les réparations très urgentes qui s'imposaient. Un amateur m'offrit de prendre toutes les réparations à sa charge moyennant la poutre, en laissant encore une somme

importante à la commune ; son offre fut rejetée. Fort heureusement, quelqu'un eut l'inspiration de demander son classement comme monument historique. Ce fut le salut, l'église sauvée, et la poutre resta en place. A l'intérieur, en effet, plusieurs objets sont classés. La poutre de gloire avec ses statues d'art champenois, un Saint-André en bois sculpté, les consoles entourant l'autel, les fonds baptismaux XIV et XVèmes siècles, ont été découverts par hasard sous les boiseries d'un autel situé à l'entrée de l'église à droite. Ils ont repris leur place et l'article de bazar en cuivre qui les avait supplantés fut relégué dans la chapelle latérale.

Dans cette chapelle on remarque la première pierre de l'église fort effritée. On y lit : "En l'an .... par Pierre MUTTIER fut assises ...." Ici, je crois, un jeu de mots sur Essises. Cette inscription signalée aux Beaux-Arts, il fut répondu que seul un érudit en la matière pourrait déchiffrer le rébus. La pierre a dû être creusée à l'intérieur car le pendule décèle quelques pièces de monnaie.

Au dire des radiesthésistes, une cachette à l'intersection de la nef et du choeur renferme un trésor important. A-t-il été déposé pendant une invasion ou par les templiers ? L'ont-ils caché dans un souterrain passant sous l'église ? Ces souterrains, dont les entrées sont obstruées, partent de la cave de Madame Soudan, dans le haut du village. L'un irait aux Evaux, près de Château-Thierry, un autre à la Fontaine du Cornet (cour St-André). On en voyait la sortie il y a encore soixante-dix ans.

La cour Saint-André devait être le lieu où on parquait les lépreux afin d'éviter la contagion. A quelques pas de cet asile, dans un pré tenant au petit bois descendant vers le Point du Jour, se trouvait l'endroit réservé aux morts.

L'église de VIFFORT possède en outre un magnifique plafond très rare, dont toutes les poutres sont sculptées différemment. Les lépreux en seraient les auteurs. On y retrouve aussi quelques caveaux très abimés, qui semblent carolingiens.

Afin de souligner la valeur artistique de ces objets, en octobre I954, un Hollandais de Bréda, désirant connaître les détails de ces poutres, j'ai été chargé de lui en fournir les renseignements ; il avait l'intention d'en parler dans une conférence sur l'art à l'Université de Louvain. Les étrangers s'intéressent à nos objets d'art, et nous Français, à cause de notre indifférence, nous les laissons se dégrader.

Les Tillancourt -

En face du portail de l'église de Montfaucon, se trouvent trois dalles funéraires. Celle de droite recouvre les restes de Marie-Louise Madeleine Berlin de la Doultre où elle est née le I5 AVRIL I784, décédée le 3I OCTOBRE I868, à l'âge de 85 ans.

Sur la pierre du milieu, on lit : "Ci-gît Charles Henri de Tillancourt, ancien militaire, agriculteur, décédé à La Doultre le I2 AVRIL I834, à l'âge de 59 ans".

Sur celle de gauche, fortement rongée, on lit difficilement : "Ci-gît Edmond, Vicomte de Tillancourt, maire de Montfaucon .... à l'âge de 72 ans". Cette tombe est vide. La veuve Louise Jorre d'Ars, en présence de certains tiraillements qui du reste se renouvellent encore, pour faire disparaître ces tombes, a préféré faire transporter les restes de son mari dans la nécropole de Château-Thierry où elle aussi repose à ses côtés. Ce qui est regrettable, c'est que pour couvrir cet acte de vandalisme, on a raconté que toutes les tombes étaient vides. Cette allégation est absolument fausse.

Ces morts tiennent une bien petite place dans ce cimetière en égard aux services rendus par cette famille ; on ne devrait pas la leur marchander. Ils étaient très aimés dans la région.

Les familles nombreuses, souvent dans la misère à cette époque où les salaires étaient bas, n'ont jamais frappé en vain à leur porte. C'était une tradition chez les Tillancourt ; la dernière Vicomtesse, la veuve du député, que j'ai bien connue, n'y a jamais failli non plus, et actuellement des membres de familles nombreuses pourraient en témoigner. Et pourtant, ils n'étaient pas riches et j'en ai connu certains qui, acculés par le marasme de l'agriculture, leur devait vingt années de fermage. Tout celà est oublié. On a beaucoup raconté, surtout exagéré sur Edmond, on en aurait presque fait un sadique.

Il possédait un tempérament joyeux, il aimait rire et faire rire autour de lui. Des esprits chagrins ne l'ont pas compris. Etant jeune, lorsqu'il est mort, je l'ai peu connu, mais suffisamment pour comprendre qu'il avait l'esprit malicieux sans arrière-pensée .

On l'aimait à la Chambre des Députés où il était un vrai boute-en-train, très écouté. Maire de Montfaucon, il avait comme adjoint Pierre Cochon. On raconte que celui-ci, en arrivant aux réunions du Conseil, se voyait tendre la main par le Vicomte qui lui disait avec un sourire malin "Comment va la santé mon vieux Cochon ?"

Il était aussi très juste. Pas besoin de juge de paix ; un différend s'élevait-il entre voisins ? On allait le trouver et chacun s'inclinait devant ses décisions.

Voici une autre anecdote qui dépeindra bien ce brave homme :

Dans son parc, de petites sources alimentaient des viviers où il pratiquait l'élevage de la truite saumonnée. Un jour, le garde surprit le père H..... en train de ramasser des truites ; il en avait déjà plusieurs dans son sac. Procès-verbal dressé, le braconnier partit bien penaud : il y avait escalade et vol. Au bout de quelques jours, convoqué à Château-Thierry pour répondre de son larcin, il se rendit au château de La Doultre pour demander à Monsieur de Tillancourt d'intercéder pour lui. Ce dernier lui dit : "Je vais te remettre une lettre pour le Président du Tribunal".

Je vous donne à peu près le contenu de la lettre :

"Mon Cher Président,

A lire au coupable à l'audience : l'Individu que vous avez à juger est un braconnier incorrigible ; je vous demande de ne point le ménager, il le mérite".

En dessous, lettre personnelle :

"Mon Président,

Ce pauvre type est un travailleur, père d'une famille nombreuse ; s'il est devenu voleur, c'est pour donner à manger à ses enfants qui souvent ont faim. Mettons-nous à sa place ; aussi, je vous demande de l'acquitter après une bonne semonce, et qu'il ignore mon indulgence."

Cet acte dépeint bien l'homme.

Plusieurs membres de ma famille ont vécu au château à l'époque où sa mère vivait encore. Plus tard, je les ai souvent entendus raconter les boutades et réparties que faisait le Vicomte dans son entourage. Ils ajoutaient qu'elles ne dépassaient jamais les bornes du recpect. Aimé de tous, de longues années après sa mort, on voyait encore dans chaque maison son portrait accroché en bonne place sur la cheminée, et on l'appelait : Edmond le Très Libéral.

Je souhaite que cet écrit tombe sous les yeux des habitants de Montfaucon dont il a été le maire pendant longtemps, en leur disant : "Paix à ces tombes où reposent les gens de bien, respectez ces vieilles pierres en souvenir d'eux, ils l'ont mérité".

Pour descendre dans la vallée, on prend le chemin rocailleux qui vous conduit à la MAISON BLANCHE, petite ferme accrochée à flanc de coteau, à quelques pas du ruisseau.

Cette ferme, exploitée par Mr. Dupuis, a été construite par le père

Garnier, l'aïeul de Madame Dupuis. Il transporta à dos dans sa hotte toutes les pierres blanches ramassées dans le coteau situé sous le village de Montfaucon. Parmi toutes ces pierres, il en rassembla des plates d'une variété différente et d'une couleur plus foncée. De ces dalles, taillées en rectangle, il fit des seuils de portes ; les moins belles servent encore de barrage au fumier des étables. On aurait bien étonné le brave homme en lui disant que ces dalles étaient des couvercles de sarcophages et qu'il avait dévalisé les morts d'une nécropole ancienne, située dans le coteau tout proche.

Malheureusement, personne ne s'est aperçu de la chose à l'époque. De passage un jour près de cette ferme, j'ai été frappé de la forme de ces pierres, et après examen, j'en ai reconnu l'origine. Quant à l'emplacement où elles ont été trouvées, on l'ignore jusqu'à présent.

Sur l'autre rive du ruisseau, on aperçoit COURLEVON, avec ses petites fermes ; ce hameau est masqué par la butte de Montfaucon, et ne reçoit les rayons du soleil matinal que tardivement. De là sans doute son nom : Courlevant.

Dans le coteau, on voit la ferme du Pré dont toutes les terres ont été mises en pâtures.

En continuant à grimper le coteau qui va rejoindre le village de La Chapelle, on passe près des fermes des Rochets et de La Bisgauderie, toutes deux propriétés de l'assistance publique par le leg de Mademoiselle Gallien. Près de La Bisgauderie se trouve le hameau de la Bosse. A gauche dans la plaine en bordure de la forêt, le puits de La Borde est le dernier vestige de la ferme du même nom. L'étang de Cochin, asséché, se trouvait à quelques pas dans la forêt.

Plus haut, dominé par le village de La Chapelle, le hameau des CACQUETONS abrite plusieurs fermes, maisons d'ouvriers ou de cultivateurs trop âgés ayant cessé d'exploiter.

Certains prétendent que le nom de ce hameau a la même origine que les Cacquerêts de la commune d'Essises ; il proviendrait de la plante appelée Coqueret, assez répandue dans les haies de la région, et aujourd'hui presque disparue. Cette plante, de la famille des solanées, possède un fruit de la grosseur d'une cerise et d'un beau rouge vif. Il était peut-être employé dans l'alimentation de nos ancêtres.

Un chercheur de la région a donné son avis au sujet du nom des Caquetons. Les Valois, Charles IX en particulier, venaient chasser dans la forêt toute proche, leur rendez-vous de chasse se trouvait dans ce hameau, ils le désignaient sous le nom de Chastons, qui par la suite aurait donné Caquetons.

En revenant sur nos pas, en bordure de la petite route qui descend des Caquetons en desservant la Bosse, La Bisgauderie et Les Rochets, à l'orée de la forêt, on traverse la Madeleine, petit hameau de la commune de Montfaucon, aujourd'hui bien déchu. A cet endroit comme à Essises, se trouvait une

maladrerie dirigée par les Templiers. Elle possédait des biens en commun avec sa voisine, ils provenaient de la donation d'une Comtesse de Champagne.

En voici en partie l'énoncé : "Par une lettre d'Haymard, Evêque de Soissons, de novembre I22I, nous apprenons que Noble Dame Ménhude, veuve de Gillon de Châlons, fait abandon de toute sa terre d'Essises aux Templiers ... (suivent trois phrases illisibles)... tant en domaine qu'en droits de Seigneurerie". On ignore l'importance de cette terre ni ce qu'elle devint.

Néanmoins, après la disparition des Templiers, que Philippe Le Bel fit emprisonner et brûler, ces maladreries très nombreuses dans notre région continuèrent à héberger les malades, en particulier les lépreux.

Cette maladie avait des conséquences terribles pour les malheureux qui en étaient atteints. Aussitôt reconnu, le malade était mené à l'église où une cérémonie avec les rites de l'enterrement le rayait du monde des vivants. Il était interné dans un lieu éloigné du village. Quand il y venait, il était muni d'une crécelle prévenant les gens de son passage. Il ne devait prendre de l'eau qu'à une certaine fontaine qui lui était réservée. Néanmoins, la charité publique lui permettait de ne pas mourir de faim.

La lèpre, importée par les croisés, avait fait de terribles ravages. Sous Louis XIV, elle était en régression et le roi, par un édit, supprima les maladreries. Leurs biens furent versés à l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry ; ceux de nos deux maladreries devaient être importants, puisque par une transaction l'Hôtel-Dieu s'engagea à recevoir gratuitement un malade des deux communes 365 jours par an.

Cette clause fut respectée pendant plusieurs siècles. Il y a quelques années, par un mauvais calcul, l'hôpital vendit ses biens, avec l'appui d'un Préfet qui oublia ses devoirs de défenseur de communes, les journées d'hospitalisation gratuites furent réduites à quinze, et j'ai ouï dire qu'aujourd'hui elles sont réduites à zéro. Ce fut une véritable spoliation.

A quelques pas de La MADELEINE, le hameau de Pontoise est perché sur le plateau qui rejoint Rozoy.

En suivant la route qui traverse la forêt vers Viels-Maisons, on voit les traces d'un étang asséché. Son barrage est resté intact, et il suffirait de fermer la bonde pour le voir à nouveau se remplir d'eau.

Ici comme sur la rive droite, nous sommes dans la région des étangs artificiels, le sol imperméable empêchant l'eau de s'infiltrer dans les couches inférieures du sol. Les seigneurs auxquels appartenaient ces étangs en tiraient grand profit par la vente du poisson.

La route traverse le MONTCEL-Enger, hameau important de la commune de Viels-Maisons ; le Vieux-Maisons du temps passé dont les seigneurs furent les Conflans, vieille famille du Tardenois dont je vous parlerai plus loin.

Une autre route partant de ce hameau se dirige vers le Nord en suivant le plateau dont les eaux vont rejoindre le Dolloir, distant de six kilomètres. On y rencontre les fermes importantes de la Huarderie et des Grandes-Vallées dont les terres bordent cette partie de la forêt. Cette route rejoint celle de Viels-Maisons à Chézy, en passant par le village de La Chapelle où nous allons nous arrêter. Elle traverse la forêt dans sa plus grande largeur en suivant la crête. En plein bois dans le fond du vallon, se trouvent les étangs des Housseaux et de Vergis ; celui-ci, aux dimensions d'un petit lac, laisse apparaître par eaux basses les pilotis sur lesquels étaient bâtis les villages lacustres de l'époque Néolithyque.

A droite, l'emplacement du château de Chutrain a conservé ses fossés de fortification. A la sortie de la forêt, on voit les fermes de La Fontaine-Lebeau, dont une appartient à la famille Drapier.

Le village de LA CHAPELLE occupe un point culminant : au Sud, il domine la forêt ; de l'Est à l'Ouest, en passant au Nord, la vue s'étend au loin sur les coteaux et vallons boisés à perte de vue, dans la direction de la vallée de la Marne et des plaines de l'Orxois et du Soissonnais. Du haut de son vieux clocher, dont la hauteur a été fortement diminuée, on découvrait les tours de la cathédrale de Laon à 80 kilomètres en s'aidant d'une longue-vue.

Avec la butte des Préaux, près de Villeneuve-sur-Fère, ces deux points viennent après l'endroit le plus élevé du département qui se trouve dans le bois de Wattigny, rattaché aux forêts de Saint-Michel et de Ligny-le-Petit, près de la frontière Belge.

Près du village, une habitation disparue a laissé son nom à un lieu-dit "Ecoute-s'il-Pleut" . Près de Marigny-en-Orxois, dans le canton de Neuilly-Saint-Front, existe un hameau du même nom. Le Docteur CORLIEU, dans une histoire de la région, nous dit qu'à une époque éloignée, des laboureurs écossais seraient venus s'installer à ces endroits, et que dans leur langue, ils auraient désigné sous le terme de God-sy-Play ; par lasuite, on en aurait fait "Ecoute-s'il-Pleut".

De ce plateau qui va finir sur la rive gauche de la Marne, on aperçoit, à l'Ouest, une tour fortement penchée, située près des fermes de la commune de Chézy, Chevance et Le Troncet, elle est désignée sous le terme de "Tour du Télégraphe" ; elle correspondait par signaux avec celle située au loin sur un coteau de la Marne, dans la direction de Paris ; et à l'Ouest, avec une autre qui se trouvait à Soudan sur le plateau de Gillauche.

La plupart des hameaux de La Chapelle sont situés sur ce plateau : La Bosse, les Caquetons dont nous avons déjà parlé, le Fays, la ferme de la Grande-Forêt, celles de la Grande-Queue dont une appartient à l'assistance publique par le leg Gallien.

En bordure de la route qui descend au bourg de Chézy, on rencontre la Casinière, le château des Etolains, et perchée sur l'éperon à droite, la ferme de Brochot.

Dans un ravin profond, coule un petit ruisseau grossi des eaux du plateau ; comme celui de Rozoy, il porte le nom de Rû des Charffions. Anciennement, il actionnait le moulin Jean Dubois, disparu.

En remontant sur le plateau, on prend un vieux chemin qui le traverse et va finir à Pompierre, hameau de la commune d'Essises, où l'on trouve des traces de l'époque gallo-romaine, au lieudit le Fort de Pompierre en particulier. Sur le chemin qui conduit au Fayet, la cave Martin, et à quelques pas la Mazure Catherine, évoquent le souvenir d'habitations disparues. Une légende est racontée sur ces deux endroits.

Dans une pièce de terre toute proche et sur mes indications, des drainages ont mis à jour des poteries gauloises couvertes de suie ainsi qu'une cavité remplie de cendres, ce qui semble indiquer qu'une agglomération existait à cet endroit et qu'elle avait été détruite par le feu lors d'une invasion.

Sur l'ancien chemin du plateau de La Chapelle, on voyait il y a 50 ans la Croix rouge plantée sur un socle de grès de la vallée. Par les éclats de pierre accumulés au pied du calvaire, il était facile de se rendre compte qu'un menhir, dressé là par les Celtes, avait été plus tard tronqué pour y planter une croix.

La Tour du Télégraphe, élevée plus loin, n'était en somme après plusieurs millénaires, que la répétition des menhirs au pied desquels les Gaulois communiquaient par signaux d'une tribu à l'autre. C'est au pied de ces menhirs que se transmettait par la voix ou les signaux l'annonce aux tribus celtes ou gauloises des évènements importants. Les sentinelles chargées de cette tâche devaient avoir une voix grave et puissante. Ce lieu s'appelait aussi La Houppa. Dans le pays on a conservé l'habitude de dire pour appeler quelqu'un d'éloigné : "Je l'ai houppé".

La Croix Rouge avait une réputation sinistre. La nuit, nos aïeux préféraient faire un grand détour plutôt que d'y passer. On racontait que les sorcières du coin s'y rencontraient avec le diable pour y faire leur sabbat.

De la ferme du FAYET, qui appartient à la famille Tugaut, on prend le chemin qui descend vers Essises. On prétend que ce chemin fut emprunté par Jeanne d'Arc au retour du sacre de Charles VII à Reims.

Ce chemin, qui sert de limite aux deux communes d'Essises et de Montfaucon, desservait dans l'antiquité une agglomération gallo-romaine assez importante. Au lieudit "La Fontaine-Cornet", ou "Cour Saint-André", la charrue met à jour de nombreux vestiges des époques gauloises et romaines. Un souterrain dont l'entrée est obstruée par des éboulis de terre, communiquait avec ceux d'Essises, situés dans une cave du haut du village.

Une nécropole existerait au sommet d'un petit bois qui descend vers la ferme du Point du Jour ; elle tire son nom de son orientation face au soleil levant. Elle est bâtie en bordure du rû de la Pelle, affluent du Dolloir qui descend du plateau des Caquetons. Cette ferme n'a pas d'histoire,

elle a été bâtie vers la fin du second Empire par un ancêtre de la famille Fagot qui en est resté propriétaire. Le hameau des Perdreaux, bâti en bordure de la route de La Chapelle à Essises, possédait trois fermes aujourd'hui disparues, il est réduit à quelques habitations d'ouvriers et une habitation particulière.

La route d'Essises à Chézy, qui suit la rive droite du Dolloir, n'a été établie qu'après 1870. Auparavant, on se servait de deux chemins pour se rendre à ce bourg. Le chemin par le haut, ou rue Ferrée, et celui par le bas qui suivait en grande partie la rive gauche du Dolloir après avoir quitté Essises en traversant le ruisseau par un passage à gué qui se trouvait près du Moulin d'Essises. Ce chemin passait au moulin Bataille dont il ne reste que le lieudit. Il laissait le moulin du Pré-aux-Pierres à droite sur l'autre rive, desservant les hameaux des Petites Maisons, et d'Arrouard, à cheval sur les deux communes d'Essises et de Chézy.

A cet endroit, se trouvait un moulin qui appartenait aux moines de l'abbaye de Chézy par donation du seigneur de Nogent, Artaud. Près de là, il passait à la Ramonerie, ferme qui tire son nom des Ramon, lesquels l'exploitaient sous le règne de Henri IV.

Le chemin quitte la rive gauche et traverse le Dolloir au Moulin de Ragrenet, puis il grimpe dans le hameau des Roches où, remplacé par la route actuelle, il desservait les nombreuses habitations égrenées sur plus d'un kilomètre avant son entrée dans le bourg.

Le chemin de Chézy par le haut était de beaucoup le plus court, car en ligne droite, il coupait l'éperon du plateau qui domine La Ramonerie, mais il était plus abrupt que celui du bas. On ne l'empruntait qu'à pied ou à cheval. Plus que millénaire, il a bravé les temps, il a conservé son nom de Rue Ferrée et a probablement été foulé par les légions romaines. Non loin du village, il passait à la Croix d'Alizy, traversait la ravine des Epouasses où l'on remarque un dolmen dont une partie des dalles est écroulée, minée par les eaux d'hiver qui y coulent en torrent.

A quelques pas, dans la pièce des Avônes, les contreforts qui entouraient le Mulottin sont encore visibles. On y a découvert une cave, il y a quelques années. Près de là, un tumulus, fortement abaissé par les labours a conservé l'aspect de son importance primitive.

A gauche du chemin, au milieu de bosquets et de pâtures plantées d'arbres fruitiers, le hameau de Retourne-le-Loup abritait il y a un siècle plusieurs familles de journaliers. Ces braves gens travaillaient dans les fermes de la région et les femmes, tout en s'occupant d'une famille souvent nombreuse, soignaient le bétail nourri par les pâtures voisines.

Après 30 ans d'absence, vers 1912, à mon retour au village natal, un jour d'été, je vis descendre dans la rue Ferrée le convoi funèbre du dernier habitant de ce hameau. Ce fut le signal de l'abandon. Ce brave homme a-

vait élevé une nombreuse famille. Etant soldat, il avait, en raison de sa taille et de sa belle prestance, fait partie de la garde de l'Impératrice Eugénie.

Les bâtisses s'écroulèrent, faute de réparations ; les pierres servirent à combler les ornières des chemins. Aujourd'hui, la petite source et les plâtras, envahis par les ronces et les épines, sont les seuls témoins de cet endroit qui fut plein d'animation.

La rue Ferrée, avant d'entrer dans le massif boisé de Bouchot, laisse à gauche la ferme de Pislouvet, propriété de la famille Collotte ; ensuite, elle passe par la Bézarderie, ferme devenue la propriété de l'assistance publique par le leg de Mademoiselle Gallien. Ensuite, le chemin descend à travers le vignoble pour aller finir dans les faubourgs de Chézy-sur-Marne, lequel avant la Révolution, s'appelait Chézy-l'Abbaye à cause de son abbaye de Saint-Pierre bâtie sur les bords de la Marne dans le bas du côteau qui descend de la ferme de Proslins, la dernière de ce récit.

C'était le chemin que prenaient nos aïeux pour se rendre à la foire de Chézy ou aux fêtes religieuses.

Le jour de la foire à Chézy avait lieu la louée, les domestiques de ferme s'y rendaient avec le fouet pendu au cou, les filles de ferme avaient leur fuseau ou quenouille (clogne dans le patois de cette époque). Elles étaient tenues de montrer leurs talents de fileuses pour trouver à s'embaucher.

Après la Révolution, la liberté du culte rétablie, les habitudes du passé furent reprises avec les cérémonies religieuses.

J'ai relevé dans nos registres un mandement de Monseigneur Fitz James, Evêque de Soissons au curé d'Essises, pour lui faire connaître qu'à telle date, il aura à conduire à Chézy pour le sacrement de la confirmation ses paroissiens jeunes ou vieux ne l'ayant pas reçu ; en cours de route, il leur fera chanter des cantiques afin de les édifier.

Ce vieux chemin aujourd'hui envahi par les ronces et les épines a pourtant un passé curieux et vénérable.

L'ABBAYE DE SAINT-PIERRE DE CHEZY

Sous le règne de Charlemagne, elle fut détruite par les Normands. A cette époque, les moines vinrent s'installer au bourg qui était fortifié. Plus tard, ils reconstruisirent leur abbaye sur les bords de la Marne à son emplacement primitif.

Disparue à la Révolution, elle était une des plus riches de la région.

D'après le plan du Monasticum Gallicum dont je possède une copie, elle couvrait une grande étendue. Clôse de murs, elle renfermait outre les bâtiments, des jardins et le vignoble de l'abbé.

Ce plan contient les armes de l'Abbaye, ainsi que celle d'un abbé : François-Philippe Morel - I7I5-I73I.

De cette construction, il ne reste aucune trace, une habitation de plaisance et une ferme seules ont conservé le nom.

LES CONFLANS

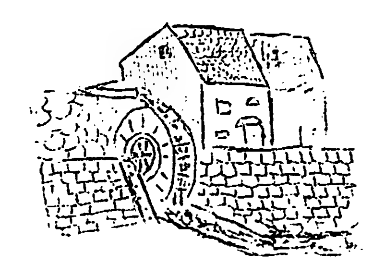
Je m'excuse de m'étendre peut-être plus qu'il ne convient sur cette vieille famille qui habitait dans le Tardenois depuis des siècles. Monsieur Etienne Moreau Nélation, un érudit originaire de Fère, dans son histoire de cette région, raconte qu'en I229 Eustache de Conflans était seigneur de Mareuil-en-Dôle, village tout proche.

Sous le règne de Louis XVI, Louise Marthe de Conflans, fille de Louis Gabriel, à l'âge de I5 ans, épousa François Casimir de Franctot, marquis de Coigny, 20 ans. Les de Coigny de La Tournelle, près de Villeneuve-sur-Fère, étaient de la même souche.

Dans les mémoires des vieux chênes, j'ai relaté l'entrevue de la Duchesse de Coigny, une mendiante, demandant à Napoléon lors de son passage à Château-Thierry, la protection pour son fils, un enfant de I2 ans qui la suivait dans son périple de misère. Louise Marthe de Conflans, épouse De Coigny, brilla à la cour de Louis XVI par sa beauté et son esprit.

Avec un peu d'amertume, la reine Marie Antoinette disait d'elle : "Si je suis la reine de Versailles, Madame de Coigny est la reine de Paris".

La Révolution plongea ces vieilles familles dans la déchéance. Les Coigny, les Vatin, les Gaullier de Coudron, descendants des Seigneurs de Beuvardes, deux jeunes comtes qui chaque année coupaient les récoltes, les Conflans dont le dernier peut-être vient de mourir à Fère dans une situation proche de la misère, les La Chapelle qui ont raccourci leur nom (Chapelle) - un de leurs ancêtres fut chargé pendant la guerre de IOO ans par le roi de France de surveiller l'état de défense des places fortes de Fère, Nesles-en-Dôle, Gandelu, Nogent-l'Artaud, Montmirail, et les abbayes de Chézy et de St-Férréol d'Essômes - Essises, en la personne de Madame Veuve Delalande anciennement de La Lande, par sa mère, la grand'tante de mon père, a un descendant de Marie-Josèphe de La Chapelle ; ma famille avait conservé quelques pièces d'argenterie gravées à son nom ; elles ont disparu pendant le dernier exode.





LES PETITS MOULINS DE NOTRE VALLEE

A l'époque où nos aïeules cuisaient encore le pain de la famille, chacun avait son four ; il n'en fut pas toujours ainsi. Sous la féodalité, le seigneur avait établi dans chaque pays un four banal où les manants étaient tenus de venir cuire leur pain, moyennant une redevance. Si dans le Tardenois on trouve encore l'ancien four près des ruines de l'ancienne forteresse, il n'en est pas de même dans notre région. Nos ancêtres échappaient-ils à cette servitude ? C'est peu probable, mais il n'en reste pas trace. Par contre, dans le cours des temps, de nombreux moulins avaient été construits sur les rives du Dolloir : seize, plus deux ou trois sur les affluents.

Un des plus anciens fut, je crois :

Le MOULIN COLLARD ......

Construit en amont à quelques pas du hameau de Chênebenoist et de la Courte-Soupe, il est disparu depuis longtemps. Son emplacement est encore indiqué par une muraille ayant servi de clôture. Sans doute était-il contemporain de la Commanderie des Templiers de Viffort, bâtie sur le plateau voisin et disparue elle aussi. Une légende existait sur ce moulin bâti à quelque cent mètres de la source du Dolloir dont le débit est faible. Une autre source captée dans le coteau fournissait un appoint important. Celle-ci ayant cessé de couler, ce fut la cause de la disparition du moulin.

Le MOULIN à TAN ......

Situé près du hameau auquel il a laissé son nom, il a dû servir à écraser l'écorce du chêne pour en obtenir le tan utilisé dans le tannage des cuirs. Vers I875 on voyait encore à cet endroit un petit bâtiment recouvrant une fos-

se où trempaient les peaux en cours de tannage. Un vieux bourrelier de Viffort, le Père Turquois, employait encore ce mode de fabrication des cuirs dont il se servait pour sa profession. De ce moulin, il ne rèste que le barrage. A quelques pas, un autre barrage capte les eaux du Dolloir et celles du RÛ de Viffort pour les conduire par une royère au

MOULIN de VIFFORT ......

Construit dans une prairie près de l'ancienne voie romaine, les bâtiments assez importants disparurent après la guerre de I9I4-I9I8. Il avait été la propriété des Guérin, vieille famille de meuniers que nous retrouverons plus loin. A la mort du dernier meunier, le moulin et les propriétés furent vendus. Au partage, un de ses fils refusa de toucher la part qui lui revenait. On dut la placer en la Caisse des Dépôts et Consignations.

Dans mon jeune âge, je me souviens très bien avoir vu lorsque nous habitions le moulin de Conclaire, un mendiant encore jeune qui venait demander l'hospitalité. Mon père qui le tutoyait lui reprochait souvent ses entêtements et lui disait : "Si tu touchais ta part, cela te sortirait de la misère". Ce malheureux qui n'avait pas l'air méchant se contentait de venir d'un air attristé faire un tour sur les lieux où il était né, et sans doute où il avait été heureux.

MOULIN de CONCLAIRE .....
appelé aujourd'hui Conjoly

A faible distance du précédent, ce dernier cessa de tourner aussi à la même époque ; les derniers meuniers furent les Gardet, étrangers à la région. N'ayant qu'un fils, mort des privations, comme Garde Mobile pendant le siège de Paris en I870, ils quittèrent la région. Situé sur la commune de Montfaucon, les propriétaires en étaient les Berlin de La Doultre et leurs descendants les Tillancourt. Transformé à l'usage de ferme, l'ancienne roue continua à tourner pour faire marcher la batteuse,et les meules en pierre du pays à écraser les grains destinés au bétail. Les derniers fermiers furent André Dartinet mon père, et J. Vallée. Aujourd'hui, l'ancien moulin déchu abrite des ouvriers.

Le MOULIN de la DOULTRE ......

Bâti en contre-bas du château dont il dépendait, un barrage important situé près de Conclaire dans le bas de la Caillebaude alimentait la royère.

Le dernier meunier fut Auguste Vieillard ; il venait de Pargny-la-Dhuys. La ville de Paris ayant capté la source importante qui déverse chaque jour dans la capitale 20.000 Mètres cubes d'eau, son moulin cessa de tourner, il dut l'abandonner, et, nanti d'une faible indemnité, venir s'installer au moulin de La Doultre pour peu de temps d'ailleurs. Sa femme, Victoire Brigot, était la cousine germaine de mon aïeul Victor Brigault, le meunier du Pré-aux-Pierres. Comme vous pouvez le constater, les deux cousins orthographiaient

leur nom d'une manière différente. Cette fantaisie occasionna à mon aïeul lors de son mariage avec Rosalie Guillot un procès et un jugement de rectification d'Etat-Civil, ce qui ne l'empêcha nullement par la suite de signer Brigault. Auguste Vieillard est décédé au Moncet de Montfaucon, où il s'était retiré avec sa seconde épouse.

Le MOULIN de la VILLE CHAMBLON ......

Le rû des Charffions est un affluent du Dolloir dans lequel il se jette près du village d'Essises. Il prend naissance près du village de Rozoy-Bellevalle.

Sous le hameau de la Ville Chamblon, on voit, bâti à flanc de coteau, l'ancien moulin portant le nom de ce hameau. Il est devenu ferme, exploitée par les descendants des meuniers Berjot.

Ce moulin était actionné par les eaux des sources émergeant à flanc de coteau qui avaient été amenées dans l'écluse que l'on voit encore près de la route. La plus importante de ces sources provient du coteau dominant le rû de la Madeleine, dans lequel elle se déversait ; conduite par une royère jusqu'à l'écluse, elle fournissait un sérieux appoint au moulin.

Le MOULIN D'ESSISES ......

Le plus jeune parmi les moulins de notre vallée. Dans les registres municipaux, après la Révolution, on a trouvé la demande d'un meunier pour faire passer une royère dans le village sur la place publique (ce document a disparu par la suite). Cette royère, restée longtemps à ciel ouvert, fut la cause de nombreuses noyades d'enfants. Le meunier dut la recouvrir de dalles. Le moulin fut exploité par les Guérin ; le dernier meunier fut Mr. CHAUFFERT Jules, qui y avait ajouté une boulangerie ; actuellement, il est exploité par son petit-fils à l'usage de ferme.

Le MOULIN BATAILLE ......

Situé à deux cents mètres en aval du village d'Essises, il n'en reste que le lieudit ; il avait pris le nom des meuniers qui l'exploitaient aux XVI ° et XVII° siècles. Une dépression du terrain en bordure du chemin de la Vacherie indique l'emplacement d'une écluse ; par sa position il devait dominer le Dolloir de plusieurs mètres, ce qui indiquerait qu'il était sans doute actionné par les eaux du rû du Fayet assez proche.

Les meuniers Bataille ont laissé leur nom sur les registres de notre paroisse jusqu'au XVIIème siècle ; on y voit le baptême d'une fille d'un meunier Bataille, le parrain était Monsieur Breton, Curé de Chablan, village disparu depuis (les quelques habitations qui en restent forment un hameau dépendant de la commune de MONTLEVON).

Nous y lisons également : "En I690, Mr. Jean de l Barre, Baptême de la fille de Jehan de la Ronde, le jeune, et de Claude Coursure, sa femme, née du 2Ième jour de Mars, a été baptisée le 22ème jour du dit mois, la marraine Marguerite Niset". Les curés Delabarre et Breton avaient de nombreux rapports avec Essises ; tous deux, ils en furent les desservants et ils y finirent leurs jours. Nous pouvons lire : "En I7I2, le 28 AOUT, décès de Mr. Jehan de la Barre, curé d'Essises. Monsieur Breton lui succède". Je veux rendre hommage à ce curé. Sur les registres paroissiaux il a laissé en fin d'année des détails intéressants sur les évènements survenus en France et à l'étranger. Il fut en même temps un précurseur avec sa statistique des récoltes : céréales, fourrages, fruits. Il fut le seul à consigner ces faits sur les registres qu'il était chargé de tenir. Très malade, vers la fin de son existence, il est mort à Essises et repose dans l'ancien cimetière à l'ombre de notre vieux clocher.

En cas de maladie du desservant, on faisait appel aux moines de l'abbaye de LONGPONT, monastère se trouvant à l'orée de la forêt de Villers-Cotterêts, coutume qui existait de longue date. On lit en I6I4 : "Baptême par moi, Frère Martin Olivier, religieux de l'ordre de Saint-François, demeurant au couvent de Longpont". La même année, le 24 AVRIL : "Baptême par moi, Jean Auffrey, religieux de l'ordre de Saint-François, demeurant au couvent de Longpont". Un peu plus tard, le desservant enregistrait : "Nicolas et Marie-Louise baptisés mourants, sous condition , nés tous deux de la même portée". Dans ces vieux documents, on trouve de biens curieuses et intéressantes choses.

Le PRE-AUX-PIERRES ......

A un kilomètre en aval d'Essises, un barrage important qui existe encore, arrêtait les eaux du ruisseau qu'une royère conduisait au moulin situé à quelques pas en bordure de la route de Chézy. Une maison et quelques bâtiments sont tout ce qu'il en reste. Lui aussi avait appartenu aux Guérin. Il a ensuite été vendu à un pharmacien de Viels-Maisons, Monsieur Rousselet. Le dernier meunier fut Victor Brigault, mon aïeul. Il venait de Verneuil dans la Marne. Avec son épouse Rosalie Guillot, il repose dans le cimetière d'Essises. Non loin de là, sur le coteau en face, se trouve le cimetière de Montfaucon où repose Victoire Brigot, la meunière de La Doultre. Les deux cousins sont enterrés loin de leurs ancêtres.

Le MOULIN D'ARROUARD ......

Comme le moulin Bataille, il n'en reste que le lieudit. Le moulin devait se trouver assez proche et en aval du petit hameau de même nom qui se trouve à cheval sur les deux communes de Chézy et d'Essises. Le moulin appartenait à Artaud, seigneur de Nogent ; il en avait fait don aux moines de Chézy-l'Abbaye, à charge pour eux de lui donner une sépulture dans leur couvent. La chapelle et le couvent ont disparu peu après la Révolution. Il n'en reste pas trace. Son fils fut plus chanceux si l'on peut dire, car il a encore sa sépulture dans l'église de Nogent-l'Artaud.

Le MOULIN des BOIS ......

Il se trouvait en bordure de la route de Chézy, au milieu du massif forestier qui le séparait du hameau des Roches ; les derniers vestiges des constructions importantes ont servi depuis peu à empierrer les routes. Ce moulin avait appartenu aux Guérin.

Les derniers furent les Jacob. Une de ces dernières meunières, Caroline Jacob, repose sous le premier tilleul près du lavoir dans notre ancien cimetière. Sa tombe est recouverte d'une meule de moulin dont la moitié de l'épaisseur avait été retaillée en forme de rectangle. On voyait encore une autre dalle funéraire de même genre, taillée dans une meule, ce qui laisse à supposer que c'était la coutume d'enterrer les meuniers sous leur instrument de travail.

RAGRENET ......

Moulin qui aurait été exploité par les Jacob. Il se trouvait sur la rive gauche ; le dernier meunier fut Monsieur Berjot. Peu après I870, il fut transformé en ferme.

JAILLARD ......

A quelques pas en aval du précédent, sur la rive opposée, les derniers vestiges viennent de disparaître ainsi que ceux de tous les anciens moulins qui vont suivre. Il m'a été impossible d'avoir aucun renseignement sur ceux qui l'ont exploité dans le passé.

Le MOULINET ......

Situé dans le bas du hameau des Roches, la royère qui l'alimentait partait du Moulin Jaillard. Il y a quelques années, on en voyait encore l'emplacement. Il aurait été la propriété d'un médecin de Chézy, le docteur GUYARD.

Le GRAND MOULIN ......

Sa royère prenait naissance près du Moulinet. De vastes constructions indiquaient son importance dans le passé. Aujourd'hui, il sert de ferme et appartient à Monsieur Barbier ; les meuniers Jacob l'auraient exploité.

Le MOULIN du PATIS ......

Bâti lui aussi sur la rive droite à l'entrée de Chézy, après avoir pendant des siècles produit de la farine aux habitants du Bourg, il fut transformé en fabrique d'optique dirigée par Monsieur Vion, aujourd'hui il est devenu une propriété d'agrément entourée d'un parc.

Le MOULIN JEAN DUBOIS ......

Situé dans un ravin, en face des Etaulins, au bord d'un ruisseau qui descend des plateaux de Chevance et de La Chapelle, à gauche de la route qui de Chézy descend vers ces localités, on en voit encore, paraît-il, les fondations. Le ruisseau qui activait sa roue s'appelle le Rû des Charffions, comme celui qui descend de Rozoy-Gatebied.

Le MOULIN DES GRAVIERS ......

Ainsi que Ragrenet, il fut un des derniers à s'arrêter. Il y a plus de soixante ans, alors que mon père exploitait la ferme de Chaillouet, il m'est souvent arrivé de conduire à ce moulin un chargement de seigle ou d'orge pour le faire moudre. Les meuniers, deux bons vieillard, s'appelaient Redon. Ce moulin avait dû appartenir à un Jacob, une vieille famille de meuniers comme les Guérin . Longtemps après son arrêt, un Jacob venait encore en pélerinage sur les lieux où auraient vécu ses aïeux. Par la suite ce moulin, comme celui du Pâtis, fut transformé en fabrique d'optique.

Le MOULINEAU ......

En face de la ferme de la Ramonerie, à quelques pas de Saint-Jean, un petit ruisseau vient se jeter dans le Dolloir ; il prend sa source au hameau des Petites Noues, alimenté par deux fontaines situées dans ce hameau,par un fossé qui descend de la Fosse-aux-Larrons et de Bordeaux ; il reçoit les eaux de pluie de l'hiver ; à cette époque seulement son débit devient important. En dessous des Noues, il entre dans un massif de bois où il s'est creusé, à une époque éloignée, un lit très profond, et, par place, d'une largeur de quarante à cinquante mètres ; son lit est rempli de galets arrondis par le frottement.

Cette partie de ruisseau donne l'impression d'un endroit sauvage mais pittoresque - à sa sortie du bois, déjà un peu augmenté de l'apport de quelques sources, il reprend son aspect normal de petit ruisseau bien tranquille et sur sa rive gauche, dans un fourré, on voit des vestiges de constructions assez importantes.

Près de là se trouve le lieudit "Le Mouliguet ou le Moulineau" (consulter le cadastre de Chézy). J'ai entendu les anciens de cette petite vallée peuplée de nombreux petits hameaux aujourd'hui disparus, raconter qu'à cet endroit se trouvait un moulin ; en présence du faible débit du ruisseau, on est porté à croire que l'histoire du moulin n'est qu'un conte ou alors que le régime des eaux était plus important dans le passé, ce qui est possible.

Il y a quelques années, le propriétaire de la ferme de Marlevoux, construite au sommet du coteau sud, fit exploiter ces ruines pour en tirer des pierres ; on y trouva une meule de moulin provenant certainement du Mouliguet. Comme toutes les légendes, celle-ci contenait un fond de vérité.

Notice sur les meuniers

En présence de cette pléthore de moulins sur un espace aussi restreint que notre vallée, il aurait été difficile à ces artisans de vivre seulement avec le produit de leurs moulins ; aussi un lot de terres et de prés étaient exploités par le meunier et les siens ; les chevaux utilisés pour les travaux de laterre servaient pour aller chercher le grain chez les clients et à reporter le produit de la mouture.

Ma mère, la fille du meunier du Pré-aux-Pierres, me racontait qu'à cette époque il n'y avait pas de route ; celle de Chézy à Viffort ne fut construite qu'en I87I. L'hiver, les chemins n'étaient que des fondrières, il ne fallait pas songer à se servir d'une charrette ; on transportait la collée (les sacs pleins) à dos de cheval, la conductrice assise dessus en amazone. Il arrivait souvent que le cheval butait dans un trou ou une ornière recouverte d'eau, la cavalière et son chargement roulaient dans la boue, il fallait recharger et repartir. C'était souvent pénible ; ma mère avait conservé un souvenir amer de cette époque de sa jeunesse.

Les meules de moulins

Elles étaient taillées dans la meulière de la région. Sur le plateau boisé entre le hameau de Pompierre et celui de Pislouvet se trouvent les bois de la Meule, ce qui indique bien l'endroit de fabrication de ces instruments. On les taillait d'une seule pièce. Aussi, il arrivait souvent que vers la fin de la taille un défaut de pierre obligeait à les réformer. Dans ce cas la meule était abandonnée ou servait de socle à un calvaire, et d'autres fois on en recouvrait la tombe d'un meunier, comme ce fut le cas dans l'ancien cimetière d'Essises.

Dans les bois de la ferme de Bayard, on voyait une meule réformée adossée contre un rocher. Une laie en mal de gésine s'avisa que cette pierre ferait un abri confortable pour ses petits ; après y avoir entassé feuilles et brindilles, elle s'y installa avec sa petite famille.

Je me promettais d'aller faire un tour sur ces lieux qui me rappellent le temps heureux de ma jeunesse ; hélas, j'appris qu'un propriétaire voisin l'aurait fait débiter il y a quelques années, lorsqu'il fit construire sa propriété. Comme s'il manquait de pierres dans ce coin ! Il lui aurait été facile de respecter cette vieille meule.

LA LEGENDE DU TROU DE L'ENFER

Quand j'étais jeune, mes parents exploitaient les terres dépendant d'un vieux moulin situé sur la rive gauche du Dolloir, Conclaire. Ce moulin, réduit à l'état de petite ferme, avait cessé de tourner depuis quelques années. Le soir, pendant les longues veillées d'été, j'ai souvent entendu raconter l'histoire suivante. A une époque éloignée, une catastrophe se serait produite dans les marais situés en bas de la côte de Montfaucon, en bordure du rû des Charffions, disaient les uns ; les autres prétendaient que c'était dans la source du Gaulan, à quelques pas sur la gauche de la route qui conduit au village de Montfaucon.

Personne n'était d'accord sur le lieu où une charrette aurait disparu avec le conducteur et les chevaux dans le sol, sans laisser de traces.

En examinant les deux endroits indiqués, il est facile de se rendre compte de l'invraisemblance de ces allégations. Et pourtant, dans toute légende, se trouve un fond de vérité.

Un hasard extraordinaire vient cependant de rétablir la vérité.

Mr. De Maillé, habitant La Doultre, faisant dérocher la pièce de la pente de l'Enfer, on vient de mettre à jour à cinquante mètres de la route un amas de pierres de tous calibres, recouvertes d'une faible couche de terre. Elles sont indemnes de tout aggloméra, il est à peine besoin de la pioche pour les extraire. Je crois que nous pouvons en conclure qu'elles ont été amenées à cet endroit de la pente pour combler un vaste entonnoir causé par l'effondrement de sol.

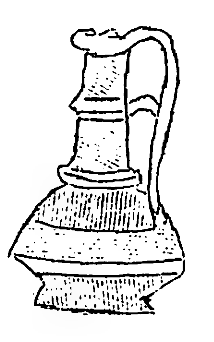
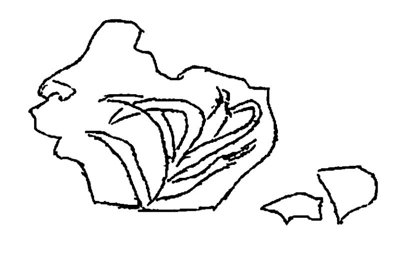
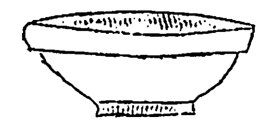
C'est donc là que l'accident a dû se produire ; le trou étant bouché, la légende se déforma par la suite. On perdit le souvenir exact de l'emplacement du goufre qui, s'appelant le trou de l'enfer, a dû donner son nom à

cette pente.

Les calcaires friables de notre sous-sol se trouvent désagrégés par les eaux souterraines, qui émergent dans notre vallée sous forme de sources chargées de carbonate de chaux ; il en résulte, à la suite des siècles d'érosion, la formation de nombreuses cavernes dont les voûtes, peu solides à certains endroits, donnent lieu à des effondrements. A l'appui de ce que j'avance, lors de la disparition des eaux dans le canal du parc de La Doultre, les eaux du Gaulan coulèrent troubles pendant plusieurs jours. Le trou soufleur de la grande-Saule, le puits des Avréaux, qui un jour d'arrêt de travail engloutit par le fond les outils laissés par les ouvriers ; bien que comblé avec des roches, il continue à certaines périodes de l'année à chasser l'air avec violence.

Un autre trou, formé non loin de là depuis quelques années, un effondrement du sol entre les Avréaux et Marlevoux, ont tous la même origine. Je puis aussi parler du puits des Caquerets déjà creusé à I2 Mètres, qu'il a fallu abandonner, car la fumée occasionnée par les mines, employées à faire sauter les roches, au lieu de sortir par l'orifice, était aspirée par le fond .



VESTIGES PREHISTORIQUES ET HISTORIQUES

Les Celtes et les Gaulois ont laissé leurs traces dans notre région avec des outils en pierre éclatée et des emplacements de huttes.

Les monuments mégalithiques sont en grande partie détruits. En beaucoup d'endroits, la mise en pâtures a recouvert les nombreux vestiges que la charrue mettait à jour.

Sur un plateau de la rive droite du Dolloir, entre l'ancien couvent des Trinitaires et la ferme fortifiée de la Motte, à gauche de la voie romaine, enfouis dans le sol, on trouve de nombreux silex taillés.

En bordure d'un fossé qui part de la ferme de Norvin et descend vers la vallée, avant d'entrer dans le massif boisé de Chaillouet, et de la ferme de Bayard, on rencontre le bois Marteau, d'une étendue d'un hectare environ. Ce bois est remarquable par les retranchements en terre qui l'entourent. Ces retranchements, garnis primitivement de palissades, protégeaient un oppidum gaulois.

En traversant le ravin, on prend le chemin qui, de la ferme de Chaillouet, descend aux Roches. Ce chemin à la sortie du massif, laisse à gauche l'emplacement d'une métairie gallo-romaine où l'on trouve quantité de briques épaisses et de tuiles à rebord datant de ces temps éloignés. Un amas considérable de pierres entassées dans le bois souligne l'importance de cette construction.

De la ferme de Bayard, bâtie en dessous, en bordure du ravin, part un chemin rocailleux où, paraît-il, passaient les diligences, qui gagne le coteau de la Grande Saule. Cette petite vallée, à cause de sa situation, abritée des vents du Nord, de ses nombreuses sources, a donné asile à nos ancêtres de l'âge de la pierre auxquels ont succédé de petits cultivateurs vignerons dont toutes

les habitations, sauf une seule, sont aujourd'hui disparues.

La Gilletterie, la ferme de la Grande-Saule, Bel-Air, la Fagniotte, en bordure du ravin qui descend des Bordeaux, la Cour du Bois ... De toutes ces constructions, il reste des amas de pierres exploitées pour l'entretien des routes. Au lieudit la Fagniotte, des fondations en pierres solides, ayant encore 0 m 50 de hauteur, entourent les rochers qui ont servi de siège aux habitants d'une époque éloignée.

A ESSISES, le vieil ASSELUM, la canalisation romaine qui alimentait le village en souligne l'importance. Je l'ai découverte sous ma maison. Un réservoir recevait les eaux prises dans le coteau au lieudit La Bruyage et la distribution se faisait par plusieurs branchements. Une grille en bronze était encore en place. Ces tuyaux étaient en terre rose inconnue dans la région où l'argile après cuisson donne des objets de couleur rouge.

Cette canalisation explorée à nouveau récemment, on vit que les tuyaux reposaient sur un lit de sable, et étaient protégés du contact du sol par un lit de pierres posées à plat et bordées de deux rangs debout, le tout recouvert de dalles ; ils étaient donc indépendants. La solidité de cet ouvrage le mettait à l'abri de l'usure des siècles, et il serait peut-être encore utilisé, si les eaux n'avaient été fortement chargées de calcaire ; à la lorgue, des dépôts se sont formés à l'intérieur des conduits et les ont bouchés.

En suivant la tranchée pour étudier la direction de cette canalisation, on y a trouvé, posé sur le ciment, un rouleau noir de IO cm. de long. On le brisa et il en sortit des pièces d'argent à l'effigie de Henri III, roi de France et de Pologne. Par quel hasard avaient-elles été placées à cette profondeur ?

Dans la partie située sur la rive gauche du Dolloir, à l'embranchement du chemin montant à Pislouvet, à I m 50 de profondeur, on a mis à jour un blocage recouvert par les érosions du plateau. Sur ce blocage, on a retrouvé du machefer, très riche en métal, parce que le minerai fondu avec du bois ne livrait que les parties les moins dures. A cet endroit se trouvait, sans doute une fonderie,et,je pense une fabrique d'armes. Parmi les débris, j'ai retrouvé un fer de lance et la douille qui avait servi au manche de bois.

Il y a environ 50 ans, la commune de MONTFAUCON ayant décidé la réfection des murs du cimetière, un habitant du village fut chargé d'arracher les épines qui avaient envahi le vieux mur. Le père R...... qui avait entrepris ce travail, vint me trouver en me demandant de monter là-haut. Dans la partie basse qui surplombe une source, il venait de mettre à jour un four de potier de l'époque gauloise, probablement. Construit en forme de cloche, avec une ouverture assez basse, il était encore rempli de cendres qui avaient cuit la dernière fournée de poteries. Ce four avait à l'intérieur un diamètre de I m 50 autant que je puis me souvenir. Le matériau dont il était construit formait une masse compacte et vitrifiée par les températures élevées qu'il avait subi Se trouvant à l'extérieur des murs à construire, on aurait pu le conserver, nul n'y songea. Brisé à coups de masse, il s'en fut rejoindre le tas de pierres voisin.

Dans le TARDENOIS, sur le territoire de la commune de Courmont, à quelques pas de la ferme de la Villardelle, se trouve la fontaine de l'Ourcq, ainsi dénommée par les riverains du ruisseau. Canalisée vers la Ferté-Milon, elle rejoint la Marne un peu en amont de Meaux et son canal latéral file directement vers Paris où il prend le nom de canal de Saint-Martin.

Au pied de la source, vers I875, on voyait se dresser un menhir en pierre noire d'une variété inconnue dans la région habituée à la meulière et au lias (pierre blanche dure). Le lias, lui, était exploité à la carrière Laly que les héritiers abandonnèrent à la suite d'un crime. La pierre noire, elle, était une curiosité et elle portait l'empreinte du pied d'un animal préhistorique. Elle fut dédiée à Orcus, dieu de l'enfance et non dieu du mal comme l'ont prétendu certains poètes. Un paysan de Ronchères la brisa en morceaux et s'en servit pour paver son étable. Il était digne de partager les repas de son bétail !

Le mot celtique "MENHIR" se traduirait par : men = pierre, hir = levée ou viendrait de "Ar-Born-Brae" = la borne haute. Ces roches sont toujours placées sur des points culminants : sur le plateau des Caquerets à la Croix du Pelleron, au bord du chemin de la ferme de Marlevoux ; il y a aussi le lieudit "Haute-Borne", la Croix-Rouge près de La Chapelle, déjà citée.

Du pied de ces pierres, les Celtes communiquaient d'une tribu à une autre. Lors de la pénétration du Christianisme en Gaule, le ciergé prétendit que ces pierres étaient un souvenir du paganisme, et qu'il fallait donc les détruire.

En Bretagne, où ces monolithes sont très nombreux, on les a conservésets souvent une croix est plantée au sommet, ce qui nous permet de les contempler aujourd'hui.

LA MAZURE CATHERINE ..... ET SES MYSTERIEUSES GRAINES

En bordure de la route qui part d'Essises pour rejoindre le village de La Chapelle, à la naissance du plateau et tout proche de Pompierre, se trouvaient anciennement deux habitations peu éloignées l'une de l'autre. Elles sont disparues depuis longtemps, mais leur nom est resté au lieudit : La Mazure Catherine, et la Cave Martin. La première était abandonnée.

La Cave Martin était habitée par le Grand Louis et sa famille. Ces braves gens exploitaient les terrains situés sur le plateau longeant les bois qui s'étendent vers le Fayet.

Un soir en rentrant des champs, Grand Louis remarque un filet de fumée qui sort de la Mazure Catherine, qui était alors abandonnée. Il dit à sa femme : "Un vagabond s'est installé dans la Mazure pour y passer la nuit, et pour se réchauffer, il a allumé du feu".

Ils furent bien intrigués, le lendemain matin, un inconnu s'occupait de défricher un terrain près de leur habitation. En raison de sa mine patibulaire, ils n'osèrent pas lui adresser la parole.

La femme fit remarquer à son mari l'accoutrement de cet homme. "Avec sa longue barbe et son chapeau pointu qui semble cacher une paire de cornes, on dirait le diable. Surtout qu'à l'encontre de nous il garde ses bottes pour travailler, il a sans doute les pieds fourchus ! Aussi, je ne serais pas surprise que ce soit le diable venu habiter la Mazure pour être plus près des sorcières de La Croix Rouge". Ignorant son nom, ils le désignèrent sous le nom de Goule-en-Pointe.

Le champ défriché et bien ameubli, le nouveau propriétaire l'ensemença avec de petites graines blondes plates et de forme arrondie. Au bout de quelques jours, elles donnèrent naissance à des plantes au feuillage léger qui, par la suite, se couvrit de fines fleurs et de cosses renfermant deux ou trois grai-

nes. Grand Louis aurait bien voulu en connaître le nom, surtout que leur maturité approchait.

Un jour, après bien des hésitations, il s'enhardit et demanda à son voisin le nom de ces plantes. Celui-ci en ricanant lui répondit : "Cela, c'est mon secret, mais je puis te dire que c'est un légume délicieux et très nourrissant". Après un instant de réflexion, il reprit : "Comme je ne risque rien, si tu veux, on va faire un arrangement. Si tu devines leur nom, toute la récolte sera pour toi, ma parole d'honneur".

Grand Louis, qui avait peu confiance en la parole de Goule-en-Pointe lui dit : "J'accepte à condition de faire un acte par devant notaire". Ce qui fut fait.

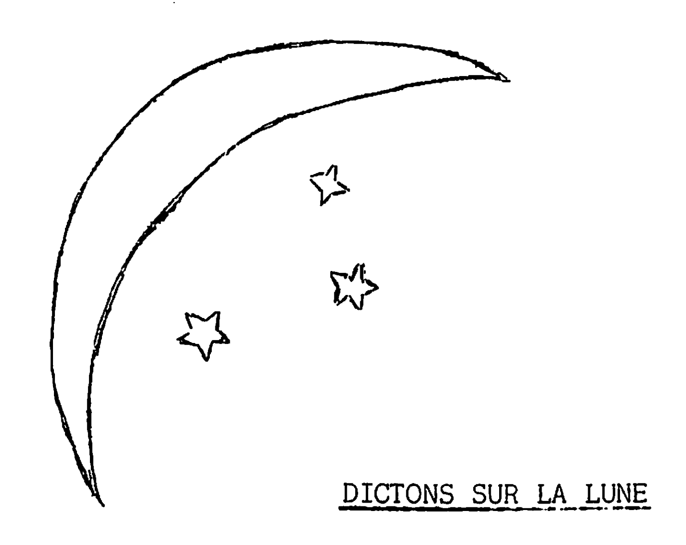
Sous l'influence du soleil d'été, les petites cosses prenaient une teinte blonde. Goule-en-Pointe allait bientôt en commencer la récolte. Grand-Louis avait beau se creuser la cervelle, il n'avait encore rien trouvé ; il en perdair l'appétit.

Goule-en-Pointe qui montait la garde à côté du champ, en le voyant passer lui criait d'un air moqueur : "Eh bien ! as-tu trouvé ? Dépêche -toi, la semaine qui vient, je récolte mes plantes, leur maturité est terminée". Ce soir-là, en rentrant chez lui, Grand-Louis dit à sa femme : "Je crois avoir trouvé le nom, dépêche--toi de découdre un côté de l'édredon". Etonnée de cette demande, elle se dit "Cette histoire lui a tourné la tête, ne le tourmentons pas". Elle se mit à découdre, pendant que son mari ayant ôté tous ses habits, s'enduisait le corps de miel. Après, il plongea dans la plume de l'édredon devant sa femme suffoquée, et il sortit à quatre pattes.

Après un détour dans les bois, il pénétra dans le champ de Goule-en-Pointe au bout duquel celui-ci montait la garde. Ce dernier n'étant pas très brave, voyait cet étrange animal qui fourrageait dans ses légumes, comme il disait, sans être trop rassuré. Il se mit alors à faire tournoyer son bâton ; Grand-Louis, nullement intimidé, se met à arracher les touffes et à les jeter en l'air. Goule-en-Pointe, affolé, perdit tout contrôle, et hurla "La sale bête, elle va me détruire mes lentilles". Grand-Louis n'en demandait pas tant. Il rentre chez lui et se nettoie.

Le lendemain, accompagné du notaire et de ses voisins, il alla frapper à la Mazure. Goule-en-Pointe entrebailla la porte. Grand Louis lui dit :"Votre champ est ensemencé de lentilles, la récolte est à moi." L'autre, furieux, lui claqua la porte au nez.

Ils repartirent à la cave Martin pour arroser la bonne aubaine. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'un fracas les fit se retourner : la mazure s'écroulait dans un nuage de poussière. On ne revit jamais le locataire improvisé.



DICTONS SUR LA LUNE

Lorsqu'elle se renouvelle dans l'eau
Dans les trois jours il fait beau

Si le premier mardi de la lune il fait beau temps,
Il fera beau le restant

La lune cernée indique la pluie
Plus le cercle est grand, plus proche est la pluie

Changement de lune à une naissance
Le sexe changera à la prochaine naissance

Les poussins naissent plus vigoureux en lune croissante

Les naissances chez les mammifères se produisent en général
aux changements de lune

La lune forte agite les fous

Sème tes oignons pendant la lune de Pâques
Ils deviendront gros comme des Caques

La lune est menteuse ;
Lorsqu'elle croit elle prend la forme d'un D
Lorsqu'elle décroit elle prend la forme d'un C

A certaines époques, les ombres dans la lune donnent un peu l'aspect
d'un homme debout les jambes écartées ;
C'est Judas attendant le Jugement dernier.

=:=:=:=:=:=:=

LA VALLÉE DU DOLLOIR

La rive droite......

Lorsque j'ai écrit l'histoire de cette intéressante petite vallée, le manque d'éléments précis ne m'a fait présenter la Rive Droite que d'une façon fort sommaire.

Aujourd'hui, en possession de documents nouveaux, que j'ai recueillis chez des personnes âgées ayant vécu dans cette région, en particulier dans la petite gorge des Fonceaux, je vous la présente à nouveau. Je m'excuse d'être obligé dans certains passages de me répéter, chose utile pour la continuité des récits.

Si cette étude ne possède pas tout l'attrait de celle de la Rive Gauche, elle complètera la description des sites de cette région.

----=----=----

En suivant le fossé où le Dolloir prend sa source, il nous conduit aux Orgerieux, hameau de Montlevon, bâti en bordure du chemin des diligences dont il a déjà été question ; il a perdu son importance de jadis. Le chemin prenant la direction du Plateau désigné sous le terme de "Brie de Nesle", passe à la Cense Naudé, hameau de Viffort, dont le nom évoque la propriété du Monastère voisin.

Sur ce versant qui s'incline vers le fond de la Vallée, on rencontre : la Fosse Gaudier, ferme exploitée par la famille Noulot ; près de là, Montapeine, butte élevée, où il y a cinquante ans se trouvait une habitation aujourd'hui disparue.

Baignée par les eaux du Dolloir, la ferme de la Pisserotte, était la propriété des descendants des Barbier, propriétaires de la ferme fortifiée des Brosses, située sur le plateau de la Rive Gauche.

A quelques pas, dominant le village de Viffort, deux petites fermes, séparées par un bosquet et exploitées par les Naudé et les Debargue, ont conservé le nom du Monastère des Templiers : la Commanderie. Le bosquet, d'une superficie de près d'un hectare, a envahi les ruines du Monastère, dont il ne reste que des trous remplis de pierrailles.

Les Commandeurs étaient Seigneurs de Viffort. Seul un d'eux a laissé son nom : c'est Frère Nicolas Bocquillon I370 ; il y a quelques années on voyait dans le choeur de l'Eglise du village, accolés au mur, les écussons reproduisant les armes des Commandeurs. L'humidité les a détruits. Ce monastère dépendait de celui de la Ferté-Gaucher. Ces Templiers, à la suite du don de Menhude de Châlons en I22I, qui leur donnait sa terre d'Essises, y avaient établi, ainsi qu'à la Madeleine de Montfaucon, deux maladreries, destinées à recueillir les malades, principalement les lépreux, si nombreux à cette époque.

Un chercheur,doublé d'un artiste, en explorant les ruines de l'ancien Monastère, y avait découvert une borne Milliaire, dont il fit un croquis qui reproduisait la borne avec ses inscriptions. Il avait dessiné aussi un personnage assis, qui avait servi d'ornement à un chapiteau de la chapelle du monastère ; ces objets, mis de côté par lui, sans doute pour figurer dans un musée, furent enlevés par un paysan de la Malmaison. Le chapiteau avec le personnage assis furent installés devant sa demeure. Quant à la borne, on ne sait où elle est passée !

A l'emplacement de l'école actuelle, se trouvait un bâtiment très ancien dans lequel j'ai fait mes débuts d'écolier.

Ce bâtiment aurait servi de logement aux Prieurs. Le souterrain qui débouchait dans la cave toute proche, située sous la route, donnait accès à La Commanderie. Le dallage du rez-de-chaussée est reproduit sur le croquis ; sur ces magnifiques carreaux en céramique, figuraient des oiseaux et des fleurs. Que sont devenus ces spécimens d'un art ancien ? on l'ignore.

Au sommet d'un coteau qui domine le village au Nord, le hameau de Sous-la-Ville a perdu toute son importance. Il était traversé par la Voie Romaine, aujourd'hui enfouie sous les boues d'un mauvais chemin.

En suivant la route de Condé-en-Brie, de l'autre côté de la route de la Cense Naudé, on rencontre, à mi-côte, les deux hameaux de la Haute et Basse Malmaison, portant l'empreinte de la désertion de nos campagnes.

Au sommet du coteau qui partage les eaux de la Vallée du Dolloir et de la Dhuys, l'étang de la Crête est le seul resté en eau, des nombreux étangs que l'on rencontrait sur le plateau il y a un siècle. Sur l'autre côté de la route, une grange isolée est le seul vestige de la ferme de la Billonnerie, exploitée, il y a soixante ans, par les Pigalle.

Située à quelques pas, la Maison Rouge est restée en activité. Près de cette ferme, l'étang de Bomblain, asséché a été transformé en pâture.

Nous allons reprendre le chemin des diligences qui passe à la Chérotterie, ferme disparue, et à la Fosse aux Larrons, dont le nom proviendrait des bandits qui, cachés dans la ferme, attaquaient les diligences. Elle est la propriété séculaire des Sarrazin, vieille famille de cultivateurs de la région.

- Les Bordeaux -

De ce point élevé, on aperçoit vers le Nord une construction à l'aspect imposant. C'est l'ancien Hôtel des Seigneurs des Bordeaux, transformé en exploitation agricole.

Vers I700, il était habité par le Procureur du Roi, Chambellain des Bordeaux. Nos registres paroissiaux de cette époque sont revêtus de son paraphe. Après sa mort, le Seigneur de Chierry, Pinterel de Louvergny, le remplaça dans cette tâche.

Un Seigneur des Bordeaux, avant la révolution, le Chevallier Louis Marquet, qui s'intitulait "des Bordeaux, des Grèves, de Mont-Saint-Père" et autres lieux, dont Villeneuve-sur-Fère, nous a laissé son Terrier (titres de propriétés). Ce document mutilé, incomplet, nous éclaire sur les rapports du Seigneur avec les paysans placés sous sa juridiction, sur lesquels il avait droit de censive justice, haute et basse.

Le fief des Bordeaux s'étendait en grande partie sur le plateau qui domine les coteaux de la Rive Gauche de la Marne, qu'il traversait à Mont-Saint-Père, pour s'étendre à la Seigneurie de Villeneuve-sur-Fère d'un côté, et de l'autre à celle des Coigny de la Tournelle.

Vers le Sud, il était voisin des Seigneurs de Montmirail, dont la juridiction s'étendait jusqu'à Viffort. Certaines de leurs propriétés se trouvaient enclavées dans le domaine des Bordeaux ; à ce sujet le Terrier précise "à cause de leur fief de Jehan de Brie".

Les propriétés de Louis Marquet étaient en partie limitées au Nord Ouest par l'ancienne Voie Romaine, désignée plus tard sous le terme de Chaussée de Brunehaut, sous lequel nous la connaissons encore aujourd'hui.

Cette voie, dont il reste peu de traces, venait du Sud, traversait Château-Thierry et prenait la direction de Soissons. Près du village d'Armentières, elle passait l'Ourcq sur le Pont Bernard, qui date de cette époque. A cet endroit, elle rencontrait une voie venant de la direction de Gandelu pour traverser le Tardenois et aller rejoindre, près de Fismes, la voie de Milan à Boulogne.

Le Terrier nous donne les noms des riverains, dont certaines parcelles étaient sous la juridiction de Louis Marquet.

Dame Catherine Joint, veuve de Nicolas de Berlin, Seigneur de la Doultre, Essises et Montfaucon, lui versait chaque année 3 Deniers, à raison d'un sol par arpent. La fabrique de Viffort lui payait aussi une redevance.

Herbelin de Grande Maison, le propriétaire de la Chérotterie, lui versait 3 sols, lui livrait une poule et un quart, un fromage et un quart, lui fournissait la moitié et la huitième partie d'une corvée de chevaux.

On serait tenté de croire que le règlement de ces redevances fractionnées devaient être cause de désaccords entre les parties. On n'en trouve pas trace dans le Terrier. On peut en conclure que Louis Marquet était accomodant. On en trouve un exemple dans le Terrier : Un petit cultivateur des Caquerêts où il a des descendants, cultivait près des Noues une pièce de terre de 35 perches, au lieudit "La Cardennerie" ; en labourant son terrain, il avait si largement pénétré sur celle du Seigneur qu'il lui en avait pris, en le défrichant, 72 perches ...

Convoqué par celui-ci, et en un Acte établi l'an I775, par Vernier, notaire, il fut laissé en possession du terrain usurpé et astreint à payer, annuellement à la St-Martin d'hiver, y compris sa parcelle, une redevance de 6 deniers, soit un demi-sol et un boisseau d'avoine (pour 53 ares, 3 centiares). Ce n'était pas méchant et il s'en tirait avec un agrandissement de sa culture.

- Des Mesures -

Constatons en passant que dans cette petite partie de la Brie, les mesures employées s'adaptèrent facilement au système métrique, lors de son établissement en France.

- L'arpent était de 50 ares (demi-hectare)
- La perche était d'un demi are (0 a. 50 centiares), il suffisait donc de multiplier par deux
- Le quartier était le quart de l'arpent (25 perches),
- Donc,

dans un hectare : 2 arpents, 8 quartiers, 200 perches
arpent : I00 perches (50 ares)
quartier : 25 perches (I2 ares 50 ca)
2 perches pour valoir I are

Pour les monnaies, la chose était différente :

- Le sol était le sou
- Le denier était la douzième partie du sol.

Ainsi, Dame Catherine Joint qui payait à Louis Marquet pour un quartier de terre (I2 a 50 ca ou 25 perches), à raison d'un sol de l'arpent, 3 deniers, lui payait en réalité le I/4 d'un sol.

Le boisseau était de IO ou 20 litres.
A Château-Thierry, il était de .... 30 litres.
Dans le Tardenois, il était de .... 25 litres. C'était le pichet.

Chez nos voisins de Fontenelle et Rozoy, les mesures employées étaient tout autres. Chez eux il y avait le petit et le grand arpent, ce qui souvent fut cause de surprises désagréables pour nos cultivateurs achetant ou louant des terrains dans ces villages.

En continuant d'avancer vers le Nord nous rencontrons la ferme de Heurtebise, qui tire son nom de sa situation à tous les vents ; le hameau de Pétret, qui abritait un maréchal et un charron ; les deux fermes du Grand et Petit Norvin. A quelques pas, dans une légère dépression du Coteau, la ferme de la Trinité, qui a remplacé le Couvent des Trinitaires : Ordre qui quêtait pour le rachat des prisonniers des pirates d'Alger qui écumaient la Méditerranée. Le Terrier fait mention de la chapelle.

Au temps de Louis Marquet, on y voyait une autre ferme : la Bellangerie propriété des ancêtres des Potel, cultivateurs du Valois.

Dans les terrains situés entre la Trinité et la Motte, on trouve des silex taillés qui voisinent avec les tuiles à rebord, ce qui indique que les huttes Celtiques et Gauloises ont fait place aux habitations Gallo-Romaines, d'une époque moins éloignée.

La ferme de la Motte, a conservé les canaux qui l'entourent et lui donnent l'aspect d'un lieu fortifié. La Grande et la Petite Motte appartenaient en I759, à une famille de La Fontaine. On ignore si elle était apparentée à celle de notre Fabuliste.

En traversant l'ancienne Voie Romaine, qui se trouve assez proche, nous allons gagner la route qui descend vers les Petites Noues.

A mi-côte, on rencontre les deux habitations de Beau Soleil. Il y a un demi-siècle, l'une d'elles abritait le Père Mode, marchand de vaisselle, qui, avec cheval et voiture, parcourait nos campagnes pour offrir des articles aux ménagères, auxquelles il rachetait peaux et chiffons.

Les Petites Noues, sont à cheval sur le ruisseau qui descend des Grands Bordeaux et va se jeter dans le Dolloir, à Saint-Jean. La fête de ce hameau avait lieu en Mars. On dansait sur la route, près de l'auberge où s'arrêtaient les routiers de jadis.

Madame Bobe, la dernière tenancière, fabriquait pour la circonstance de nombreuses pâtisseries, lesquelles, arrosées des petits vins des coteaux, mettaient chacun en gaité. Le violonneux Gambier entraînait la jeunesse à la danse. Moutardier, le marchand de couteaux, faisait tirer des bibelots. Dans un petit cylindre en bois creux était roulée une carte à jouer qu'il fallait sortir avec un bâtonnet ; si la chance vous favorisait d'un roi, vous aviez droit au couteau ou bibelot de votre choix sur l'étalage.

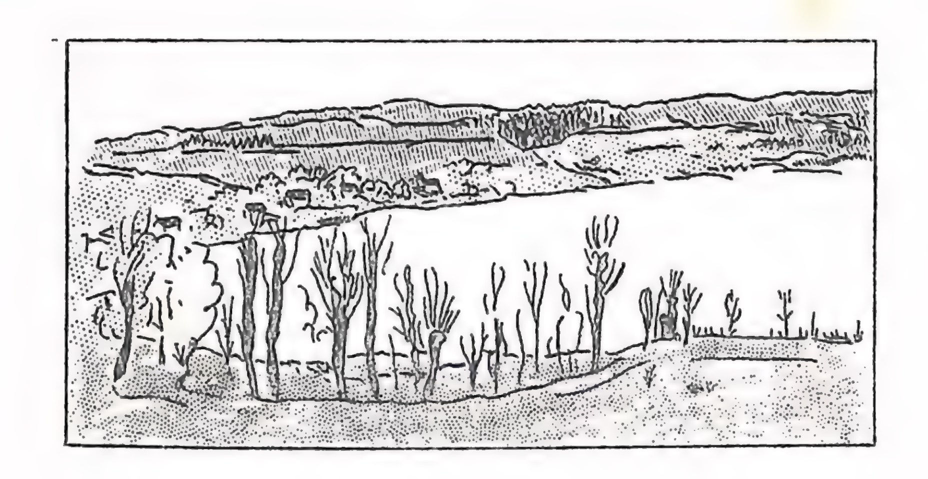
A cette époque, ce hameau abritait de nombreux ouvriers agricoles, une famille de petits fermiers, un agent d'assurances, le père Vitaux, la mère Montcourant qui s'installait à toutes les fêtes de la région pour offrir des sucreries.

C'était encore l'époque où les artisans exerçaient dans les hameaux, à portée de leur clientèle : maréchaux, charrons, menuisiers, tisserands, horlogers, sabotiers ...

Le sabotier, en général, habitait dans le village, où il cumulait les fonctions de perruquier. Il se servait encore du plat à barbe, récipient large et profond dont se servit un jour le héros de Cervantès pour s'en faire un bouclier. Ses larges bords possédaient une encoche, où était inséré le cou du patient. Après un savonnage énergique du visage, le perruqier promenait son rasoir, la plupart du temps mal affuté.

Vers les Grands Bordeaux, la ferme des Grandes Noues, qui fait partie du domaine de la Doultre, possédait un étang. Celui-ci, lors des pêches, recevait les eaux de ceux situés en amont. Il arrivait que sous la poussée des eaux, la digue se rompait. Les habitants des Petites Noues voyaient leurs maisons inondées. Ces accidents, souvent répétés, ont laissé leurs traces, en aval, dans le massif des Fonciaux. En raison de la pente accentuée, le ravin a, par places, un lit de 40 mètres de largeur. La disparition des étangs ayant calmé les fureurs du petit ruisseau, le taillis s'est emparé de ce lit accidentel.

Dans le cours de notre excursion, nous reviendrons sur ces lieux peuplés des vestiges du passé.



DES ETANGS ....

Ce plateau au terrain imperméable était tout indiqué pour la création d'étangs. On choisissait une dépression de terrain au bas de laquelle on élevait une digue dans laquelle était ménagée une sortie fermée d'une bonde. Lorsque les pluies de l'hiver avaient rempli l'étang, on le peuplait d'alevins, pris dans d'autres étangs. Après une période de quatre ou cinq ans, on procédait à la pêche.

Lorsqu'il y avait un étang en-dessous, on fixait une grille aux barreaux rapprochés, ne laissant passer que les alevins, qui peuplaient ainsi le deuxième étang. Ces pêches qui avaient lieu en Carême, attiraient des curieux et des amateurs de poisson. Ensuite, l'étang égoutté était loué à des cultivateurs pour deux années. Ils le mettaient en culture et y semaient des céréales. A la fin de la deuxième année, la bonde d'écoulement refermée, l'étang se remplissait, on le repeuplait, et le cycle recommençait.

Voici, relevés sur le Terrier incomplet, les noms d'une partie des étangs : le Grand étang du Château, celui des Noues-Rossant, du petit Riposson celui des Grandes Noues, l'étang Neuf, le Vieux, La Nouelle ou Noëlle, les Fourcières de Conflans ou de l'Etang Robert, l'étang de la Crète, encore en eau . . .

Deux étangs, enclavés dans le domaine des Bordeaux, appartenant aux seigneurs de Montmirail .... le Terrier précise "à cause de leur fief de Jehan de Brie", c'étaient les étangs de Bomblain et du Grand Riposson.

Dans la partie Ouest du plateau, le terme de Noue a été souvent employé pour désigner un hameau ou une ferme ; la plupart ont disparu. Seules les Grandes et les Petites Noues sont restées. Dans le passé on y rencontrait les Noues Gonthier, les Noues d'Auguillaume, les Noues Rossant, la Nouelle. La ferme des Noues Blanches, qui est encore debout, s'appelait la Maison Blanche des Noues. A l'entrée du plateau, qui s'étend du haut des bois des Simons jusqu'à la Haute Borne, les Noues Collard, disparues, ont laissé un "lieu-dit".

La région de la Brie, à cause de son sol humide et imperméable, avait été désignée par les Romains sous le terme de Briggia, lors de l'invasion des Gaules par les barbares de l'Est. Ceux-ci, pour la même cause, la nommèrent la Galvèse. Le diminutif Brie est seul resté.

En revenant dans la direction du Sud, nous retrouvons le Domaine de la Doultre.

Bordant la sente de Condé, un champ limité d'un côté par les bois et de l'autre par la route, mériterait une exploration. On y a ramassé une hâche en jadéite, pierre de teinte verte, inconnue dans nos régions. On la rencontre aux Indes, où l'on s'en sert pour la sculpture.

A mi-côte, la Route à Madame nous fait passer près d'une pâture, où un groupe de noyers nous rappelle l'emplacement de constructions détruites par les Russes, dans la journée du 22 Février 1814. On raconte que là était la ferme des Simons. Jusqu'à preuve contraire, il faut accepter cette thèse. Mais dans le bois tout proche, de gros amas de pierres indiquent un ancien emplacement de constructions.

En bordure de la route qui descend vers le village d'Essises, la ferme de Vifforteau, par son emplacement et son nom, évoque un lieu plus important dans le passé. Le jardin de cette ferme situé en bordure de la route, semble établi sur d'anciens contreforts. Sur le côté opposé, avant la construction du hangar, on avait mis à jour une cave bien conservée.

La route, avant d'arriver à Essises traverse le Coteau au sommet duquel, il y a un siècle, on voyait la ferme des Prouelles ; un peu plus loin à Beau Saule, ou la Duy, un puits comblé est tout ce qui reste des habitations.

A Essises, nous passerons devant l'Eglise sans nous y arrêter. Par la Grande porte, nous allons pénétrer dans la partie haute du village, où les Templiers, dans le vaste enclos, avaient établi une maladrerie. Il reste peu de choses de cette époque, d'importantes modifications ayant changé l'aspect des lieux. La porte d'en haut, dite des Champs, n'existe plus.

Dans une cave, on voit l'entrée obstruée des souterrains dont un communiquait avec la cour Saint André, où, ainsi que je l'ai dit, étaient soignés les lépreux.

Une vieille construction délabrée aurait servi d'hôpital aux non contagieux. Elle a un aspect un peu spécial:sur la façade orientée à l'Est et nantie d'un cadran solaire, les fenêtres assez élevées du rez-de-chaussée, et celles de l'étage,plus basses, sont au deux tiers de leur hauteur traversées par un bardeau de pierres. Un escalier à double révolution est envahi par les orties.

Dans ce quartier les habitants peuvent aussi être fixés sur l'heure vespérale par un autre cadran solaire situé à l'exposition contraire.

Avant de quitter le village, je veux vous entretenir de choses plus rapprochées et ignorées des nouvelles générations.

Anciennement le cimetière se trouvait autour de l'Eglise. Il était limité par l'école et le lavoir, et dans le bas, il s'étendait près des habitations, ne laissant qu'un passage restreint pour le chemin de Viffort. IL en résultait que le village n'avait pas de place publique. Les assemblées et réunions avaient lieu sur le Pâtis, un terrain communal situé en bordure et sur la rive gauche du ruisseau, auquel on accédait par un passage à gué situé au bout de la cour du moulin. Le pont en bois appelé Pont Noir ne fut bâti que plus tard. Dans la partie du pâtis qui touchait au ruisseau du Fayet, se dressait un calvaire monumental autour duquel dansait la jeunesse.

A l'autre bout du terrain, on voyait aussi un Calvaire de belle taille ; sur ses gradins j'ai souvent joué avec les enfants de mon âge. La commune possédait une Compagnie d'archers jusqu'en I876 ; il est probable que le tir avait lieu sur le Pâtis. Aujourd'hui archers et Calvaires sont tombés dans l'oubli.

Dans le terrain situé derrière l'Eglise, aurait existé une cave de I30 mètres carrés, dont la voûte de grande largeur aurait été supportée par un rang de piliers.

La rue des Crochets, le chemin de retour du Sacre, en bordure duquel la Toque à Frérot achève ses jours au milieu de ses vieux souvenirs, nous conduit aux Caquerêts dans les coteaux duquel se sont déroulés les combats du 22 Février I8I4.

Le clos Pottier, situé derrière ce hameau, a conservé le souvenir d'un artisan. Une levée de terre, à gauche de la route, marque l'endroit d'où était extraite l'argile siliceuse malaxée avec une argile plus compacte de teinte jaune, provenant du haut du bois Rapois en bordure du chemin de Beau Saule où des trous profonds sont encore visibles.

D'après une tradition, c'est aux Caquerêts qu'un maître verrier fabriquait les beaux vitraux que l'on voyait aux fenêtres des Eglises de la région. Aucun document ne vient confirmer ceci.

Dans l'angle formé par le chemin qui traverse le massif des Simons et la route des Noues, on rencontre une meule de moulin ayant servi de socle à une croix disparue.

La route des Noues nous conduit à la Haute Borne, point élevé où, comme son nom l'indique, s'élevait un menhir ; en idiome breton "Arr Born Braz": la pierre haute. A cet endroit les silex taillés, tranchets, hâches sont nombreux ; leur facture grossière indiquerait une époque peut-être antérieure au Campignin.

De cet endroit, la Sente de Condé nous conduit à Marlevoux, ferme exploitée par Mr. Juste. Elle avait appartenue aux Mentel, descendants de Jacques Mentel, médecin de la Cour sous Louis XVI.

Ainsi que le racontait le père Trouy, ç'aurait été dans une bergerie de cette ferme que le soir de la Bataille des Cacquerêts, Napoléon aurait passé une nuit. D'autres prétendaient que c'était au Lumeron, ferme située en bordure du Plateau qui domine la rive gauche de la Vallée de la Marne, ce qui aurait été difficile ce jour-là. Les Russes s'y étaient retranchés ; l'armée Française ne devant les en déloger que dans la journée du 23 Février (bataille de Château-Thierry).

Un chemin qui part de la ferme traverse la partie haute des bois de Fonceaux pour rejoindre le chemin du Roy.

Dans ces bois, en bordure du chemin, près d'une petite source, on voyait des tas de pierres provenant d'habitations disparues. Ont-elles donné leur nom "Les Fonceaux" à ce massif boisé ? C'est probable.

Plus bas, près du vieux chemin historique, un lieu-dit "Les Gengenneries" a gardé le nom de maisons disparues elles-aussi depuis longtemps. A leur sujet, les anciens vous disaient : Aux Gengenneries, il y avait un notaire Royal ; plus haut, en bordure du chemin de Marlevoux, il y avait une chapelle. Tout a été brûlé par les Boyaux Rouges, et fort probablement avec leurs habitants enfermés dans leurs maisons, comme à Vitry en Perthois, à Mécringes près de Montmirail, et autres endroits où ces bandits ont laissé les traces de leurs méfaits.

On désignait sous le terme de Boyaux Rouges, les bandes de Charles de Lorraine, qui, en I652 envahirent nos régions. Dans mon jeune âge, on parlait d'eux, individuellement comme "traître à Dieu et à son prochain" ....

Le Chemin du Roy, en partie envahi par la végétation, traversait le ruisseau en aval des Petites Noues, sur un pavage solide dont la grande largeur indique l'importance de cette voie dans le passé.

La traversée des bois en descendant en bordure des ruisseaux, nous conduit au Moulignot dont les ruines ont été exploitées pour des constructions à la ferme de Marlevoux peu éloignée.

De ces ruines, il a été extrait une meule dont les Gaulois s'étaient servis pour écraser le grain. Elle avait une dimension supérieure à un mètre et devait être actionnée à bras d'homme par un levier. Ainsi que les meules de cette époque, trouvées dans la région, elle était en grés dit de Montmorency, pierre très dure, assez rare dans la vallée, dont un banc émerge sous le plateau de la Croix-Rouge dans la partie haute du ravin de Bouchot.

Sous le règne de Henri IV on voyait encore le hameau de la Gilloterie, situé dans le coteau rocheux où est perchée la ferme des Avréaux. Une carte de cette époque nous a laissé son nom ; grâce à elle, j'ai pu retrouver l'emplacement d'une tuilerie jonchée encore de débris. On pourrait confondre avec la Gilletterie située au pied de l'autre versant du coteau. Ce hameau, très peuplé il y a soixante ans, était lui aussi indiqué sur la carte. Aujourd'hui ses ruines sont envahies par les broussailles.

Le petit ravin qui passe tout près va rejoindre celui des Fonceaux près de la cour du bois où une cave est le seul vestige de l'habitation des Gerbaud. Le dernier membre de cette famille réduit à la mendicité sur ses vieux jours, dans ses périgrinations, s'arrêta à Essises pour y mourir. Il fut enterré dans un coin du cimetière. En souvenir de sa douceur, pendant longtemps les enfants allèrent fleurir sa tombe. Bel hommage rendu à la mémoire du pauvre mendiant dont l'âme était restée pure en dépit de sa pauvreté.

Le coteau dit de la grande Saule, sur la rive droite, était traversé sur toute sa longueur par le chemin des diligences qui grimpait de la vallée basse de la Marne pour aller rejoindre, au dessus des Noues, celui de Montmirail. Le chemin était, sur tout son parcours, bordé de nombreuses habitations qui en faisaient pour ainsi dire une rue.

Un petit sentier, qui était bordé de vergers et de carrés de vignes, descend à la Fagnotte et nous conduit à Grand-Rû, le seul hameau encore existant de cette gorge, lui aussi déserté. Anciennement, on y trouvait un marchand de vin ; on dansait dans l'auberge dont le carrelage a consersé l'empreinte des semelles cloutées de ce temps-là. Ceux que la danse n'intéressait plus, se distrayaient en jouant à la gnousse (jeu de palet) ; on y gagnait quelques bouteilles, dégustées en commun.

A quelques pas, dominant le Dolloir, le hameau des Mazures a depuis 50 ans vu disparaître ses petites exploitations agricoles, ses habitations d'ouvriers. La proche voisine, la Masure des Trois Pignons n'existait plus depuis longtemps.

D'après la légende, les héros de l'aventure des bords de l'étang de Vergis devaient probablement leur nom à ce hameau. Au XVII siècle, les Des Mazures y habitaient. Les registres d'Essises en font foi.

Au bord de la route, à l'entrée du chemin qui monte vers les Noues, Saint Jean a l'air de monter la garde.

En quittant cette petite gorge si peuplée dans le passé, à l'aspect si sauvage aujourd'hui, on ne peut que songer avec amertume à cette désertion, à tous ces hameaux en ruines ou disparus ! : les Fonceaux, les Gengenneries, le Moulignot, la Gillotterie, la Gilletterie, la Cour du Bois, la ferme de la grande Saule avec les habitations voisines qui portaient le même nom, la Tuilerie, Bel Air, la Cagnotte avec ses blocs de meulière qui servaient de siège aux habitants, les Masures, les Trois Pignons, et tant d'autres dont on a oublié les noms.

Pendant les belles journées de l'été, j'éprouve le besoin d'aller faire un tour sur ces lieux où j'ai passé une partie de ma jeunesse.

\- <u>Le Père Trouy</u> -

Il y a quelques années, Bel Air était encore habité par le Père Trouy. J'entrais chez lui, il m'accueillait avec son air joyeux, il me rappelait le bon temps où, avec mes frères et mes camarades, il nous accompagnait dans nos sorties du dimanche, à la foire à Château, à la fête à Jean. Quoique plus âgé, sa gaieté, son entrain, le mettaient à notre niveau, il avait toujours une histoire gaie à nous raconter. La dernière fois que je lui rendis visite il m'en raconta une vraiment cocasse :

- Né en bordure du chemin de la Grande Saule, il voulait y mourir comme ses ancêtres et aller les rejoindre dans le cimetière de Chézy, où ils reposaient, il avait chargé le maire de s'occuper de ses obsèques.
  Par une belle journée, il décida d'aller faire un tour sur la tombe de ses parents ; à son entrée dans le cimetière, il fut surpris de voir le fossoyeur occupé à creuser la tombe où il désirait reposer. S'avançant il lui dit : "Qui allez-vous enterrer là, mon brave homme ? L'autre répondit : "C'est un vieux qui habite Bel Air sur le chemin de la Grande Saule : le Père Trouy, il a cassé sa pipe". Le Père Trouy avec son sourire lui dit : "Je suis le plus proche parent du défunt, et je puis vous assurer que ses obsèques sont reculées à une date qui n'est pas fixée. Aussi remettez cette tombe en état". Il quitta le fossoyeur éberlué et partit trouver le maire. Celui-ci, en le voyant arriver crut voir un revenant. Tout s'expliqua : un mauvais plaisant anonyme avait trompé le maire ! -

Je ne devais plus le revoir. Son hospitalité devait lui être fatale : Deux mauvais garçons s'étaient présentés chez lui. L'un était connu de lui, il les accueillit. Les misérables l'assassinèrent pour le dévaliser. Ainsi finit un brave homme habitant de la grande Saule.

J'avais I5 ans. Ma famille s'était, depuis peu de temps installée à la ferme de Chaillouet. Mon père m'avait chargé d'aller avec mon attelage, herser un terrain, près de la Gilletterie. Il faisait chaud. J'avais vidé ma bouteille de cidre. La soif me tenaillait. Après avoir attaché mes chevaux à l'ombre du bois voisin, je me dirigeais vers le hameau, où je ne connaissais encore personne. A tout hasard, je frappais à une porte ; une personne âgée vint ouvrir, et après avoir écouté ma requête, me répondit avec amabilité :

"J'prends ma seille et m'vat' quiri d'leve au puits, al s'ra pu fraîche." et elle ajouta : "Au prem prends des balosses dans la tèle, elles te désoiteras".

De retour avec sa seille pleine d'leve bien fraîche, elle me dit : "Prends la casse et la haussette, y sont accrochés su l'avier et emplis ta bouteille".

J'avoue avoir été surpris d'entendre ce patois mélangé de vieux français, utilisé par tous les habitants de cette petite vallée.

En prenant la route qui descend la vallée, nous nous arrêtons à l'entrée des Roches, hameau qui s'étend en longueur jusqu'à Chézy ;

Avant de le quitter, arrêtons nous pour jeter un coup d'oeil vers le Bauchet, bois situé sur le coteau de l'autre rive, où se trouvent des murgers exploités pour l'entretien des chemins.

Dans l'un d'eux, on a découvert, en I957, dans une poterie en terre rougeâtre, un petit trésor de monnaies romaines du IIIème siècle. On estime à plus de mille le nombre de ces pièces qui sont en bronze, ou "saucées" (recouvertes d'une couche d'argent très mince). D'après la dernière date d'émission : 274, l'enfouissement correspondait à la grande invasion des Francs et des Alamans à travers la Gaule Romaine, de 275 à 278.

De ce point, un chemin qui longe des carrés de vigne nous conduit à la ferme de Bayard, bâtie en bordure du ravin, traverse le massif boisé qui couvre les deux coteaux jusqu'à la ferme de Chaillouet. Bayard est exploité par ses propriétaires, la famille Guérin.

A mi-côte, en bordure du bois, se trouve l'emplacement de la métairie gallo-romaine dont il a déjà été parlé.

Dans le bois de la Plate Pierre, que nous allons traverser, les lits de meulières ont été exploités pour tailler les meules.

Dans mes promenades à travers les taillis, en bordure du ravin, j'en ai découvert une de belle taille qui avait été taillée au fond du ravin, profond à cet endroit de douze mètres. Quels efforts il a fallu pour en sortir ce poids de plusieurs tonnes !

Le propriétaire de cette partie du bois avait songé à la faire transporter dans son jardin, pour en faire une table rustique. Le volume et le poids de cet objet lui firent abandonner son projet.

En sortant du massif, après avoir traversé un terrain découvert, on rencontre le Bois Marteau, remarquable par les retranchements qui l'entoure sur une superficie d'au moins un hectare, lui donnant l'aspect d'un ancien oppidum gaulois. De nombreux outils en silex trouvés dans un champ voisin, font songer à un atelier de taille de ces pierres. A quelques pas, l'emplacement d'une tuilerie est marquée par les nombreux débris jonchant le sol.

Sur l'autre versant se trouvent les fermes de Chaillouet-les-Bulots, ancienne propriété des Degerbois dont un membre fut maire de Château-Thierry. A quelques pas, sur le plateau, la ferme de la Charmois est le seul vestige du hameau important détruit pendant les combats dans la journée du 23 Février I8I4.

La ferme d'Harmandot, perchée au sommet de l'arête étroite d'un plateau qui s'incline vers le bourg de Chézy, avait anciennement un moulin à vent comme voisin.

De ce point élevé, on aperçoit une partie de la Vallée du Dolloir avec ses champs coupés de bosquets. Au Nord, depuis Château-Thierry, la vue s'étend sur la cote 204, couronnée du monument Américain, Essômes avec sa vaste église, le bois du Loup où Mazarin en fuite fut attaqué par les partisans de la Fronde. Le Mont de Bonneil, où d'après la légende, Brunehaut aurait possédé une métairie. On raconte qu'un concile se serait tenu à cet endroit.

A l'Ouest, sur les hauteurs de Romeny, est perchée la ferme de Moucherelle, station néolithique importante, exploitée par la famille Léguillette, et au loin les coteaux boisés des rives de la Marne vers La Ferté-sous-Jouarre.

Près de la ferme d'Harmandot, un chemin abandonné nous fait suivre le sommet des Plateaux. Il passe près d'une bâtisse désignée à tort sous le terme de Grange d'Harmandot, avec des ruines éparses dans les buissons voisins. Ce sont les vestiges de Chaillouet l'Abbé. Etait-ce un couvent ou une dépendance du couvent de la Butte Blanche, situé à quelques pas sur le versant de la rive gauche de la Marne ? On l'ignore !

On est surpris de rencontrer à cet endroit une petite source. En raison de sa valeur, elle avait été entourée de soins particuliers. Recouverte d'une belle voute en pierres taillées, bravant les siècles, elle était restée intacte.

Mais vint un jour où le fermier qui avait tout intérêt à la protéger, laissa des bestiaux s'abreuver directement dans la source. Ceux-ci, à coups de cornes la démolirent. La clef de voute gravée d'une croix, lancée dans les branches d'un jeune saule qui la protège s'élève avec lui. Le reste de la construction est éparpillé autour de la source, laquelle piétinée, étouffée sous la boue, a quitté ces lieux peu hospitaliers, et est partie couler ailleurs.

A partir de ces ruines le Plateau s'incline vers la Vallée. Le vieux chemin traverse d'importantes carrières d'où l'on extrayait une pierre blanche analogue à celle qui recouvrait la source.

Le plateau fortement abaissé s'étend vers le Bourg. Il est assis sur un banc rocheux qui surplombe les premières habitations, situées sur la rive droite. Cet endroit est désigné sous le terme des Justices, sans doute en souvenir d'un lieu où la justice était rendue et où peut-être, s'y dressa un gibet parfois.

Le vieux chemin s'arrête sur la route près des caves sous roches du Château Vert, où, dans l'une d'elles un jeune soldat Russe, épuisé, s'était réfugié et fut tué à coups de bêche en 1814.

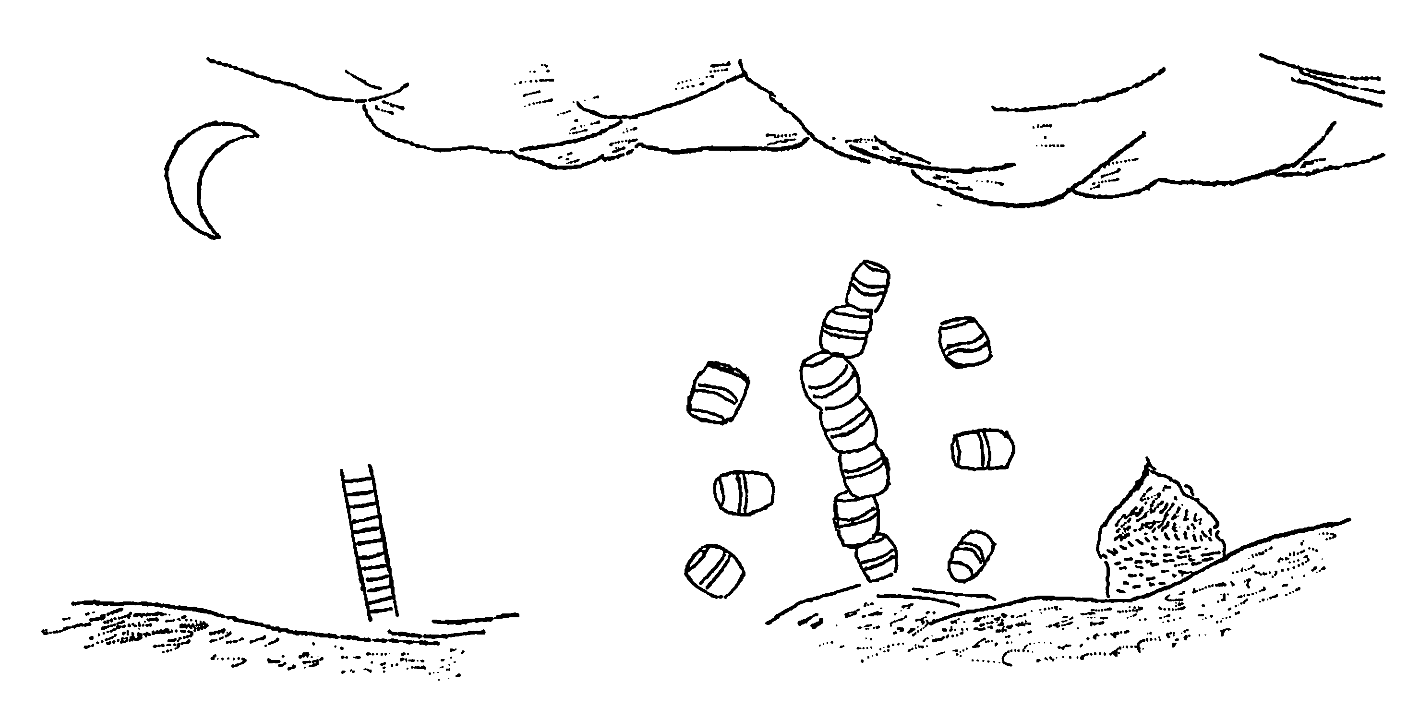
Là se termine notre excursion sur la rive droite.

oooooOOOoooooo

LEGENDES & NOTES

C'était au bon vieux temps où toute la famille et les voisins s'assemblaient autour de la vaste cheminée pour y passer les soirées d'hiver. Chacun cherchait à égayer l'assistance en racontant une histoire.

Il y en avait toujours de nouvelles, inventées au fur et à mesure si besoin était.



- Le Voyage à la lune -

Cette année-là, un chaud printemps avait activé la floraison des arbres fruitiers. Chacun se réjouissait. On allait se régaler de guignes, de bigarreaux, des prunes abondantes qui allaient fournir, après la distillation, de la bonne goutte.

Hélas, on avait compté sans la lune rousse ! En une nuit tout fut gelé..

Dans une région voisine, les habitants maudissaient particulièrement l'astre malfaisant. Un notable, ému de ces lamentations, eut une idée. Il faudrait grimper là-haut et lui tourner la g..... de l'autre côté !

Si son idée sembla bonne, où trouver une échelle assez longue pour l'atteindre ? .....

Un autre trouva un moyen : "Si on compilait tous les fûts du voisinage, on y arriverait sûrement. Elle ne paraît pas si éloignée ! ....."

Tous les fûts rassemblés, un des habitants, haut de stature, fut chargé de la construction. Le temps calme et couvert était favorable au travail. On ne voyait plus la lune, mais arrivés là-haut, on saurait bien la trouver ! La pile de fûts montait .... On ne tarderait pas à arriver au but ... Du haut de son perchoir, il encourageait ceux du bas. "Allez-y les amis, nous arrivons au but. Encore un fût et je touche au plafond !" Les autres lui répondaient : "Nous n'avons plus de fût, on vient de te passer le dernier ! "Eh bien .... HUM ! ...... Passez-moi le premier de la pile !"

Une épouvantable dégringolade s'en suivit. Chacun s'enfuit pour ne pas être écrasé. Le pauvre constructeur fit un vol plané, qui, fort heureusement le fit atterrir sur une meule de paille ....

- D'une pâture -

A cette époque, quelques Eglises étaient couvertes de chaume. L'année pluvieuse fit pousser une herbe si abondante sur les toits que certains pensèrent à augmenter les revenus de leur Commune en proposant de mettre ces pâtures en adjudication ! Les amateurs se présentèrent nombreux, mais, après examen, la difficulté de faire grimper les vaches là-haut, fit abandonner les projets !

- La légende de la Plate Pierre -

Dans les bois auxquels elle a laissé son nom, on voyait une grande pierre plus longue que large. A cette époque, le fermier de Chaillouet, qui avait fait pacte avec le diable ... pour montrer sa force ..., asséna un tel coup de poing sur la pierre qu'elle vola en éclats. Ainsi fut détruite cette pierre. Son voisinage avec l'Oppidum du Bois Marteau fait supposer que la Plate Pierre recouvrait un dolmen, et qu'elle a été taillée pour faire une meule de moulin.

- La Butte Blanche -

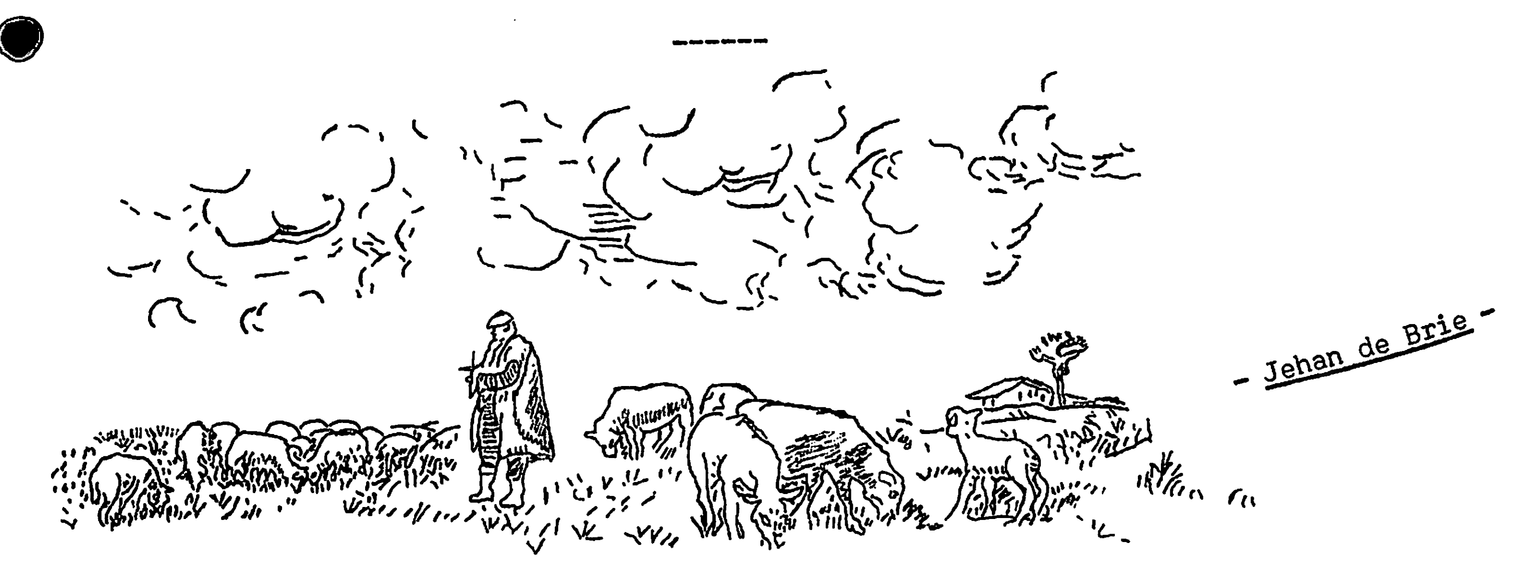
A mi-chemin entre Chézy et Nogentel, accolée au Coteau de Chaillouet-l'Abbé, d'où elle semble s'être détachée lors d'un séisme, la Butte Blanche tire son nom de sa nature crayeuse, de même origine que celle du Plateau.

Bien placée pour se défendre des invasions, on y avait construit un monastère. Or, un jour, la peste faisant des ravages chez eux, les moines firent appel à ceux de Chézy dont ils dépendaient. En présence du refus des habitants ils s'adressèrent à ceux de Nogentel, qui vinrent les secourir.

Par la suite les Moines obtinrent d'être rattachés à cette paroisse.

- Les Fabriques des Eglises -

On désignait sous ce terme de fabrique, une Association ou comité de fidèles chargés de la gestion des revenus de l'Eglise. Dons, revenus employés pour les réparations et embellissement de l'Eglise. Ces fabriques étaient très agissantes autrefois.



- Jehan de Brie -

Sous le règne de Charles V, un jeune berger vint louer ses services dans une ferme de la Brie de Coulommiers. On lui confia la garde d'un troupeau de moutons, lequel, par ses soins éclairés, tripla en peu de temps.

Le Roi, qui s'intéressait à l'élevage des moutons, l'ayant appelé à la cour, le fit instruire, et par la suite, lui demanda d'écrire un traité sur l'élevage de ces ovins.

Le fief de Jehan de Brie, dont il est parlé dans le Terrier des Bordeaux provenait-il du petit berger ? C'est fort probable !

- Les vignobles à Essises -

Les habitants de cette commune étaient fiers des vignes qui y étaient cultivées, notamment aux Grandes Vignes, La Duy, Clos des Caquerêts, Château-Landon, La Marcaude.

Le jour de la Saint-Vincent, ancien patron de la paroisse, était bien fêté. Chaque vigneron descendait à la Messe avec une bouteille de son crû. Ces bouteilles, bénies par le Desservant, étaient après l'Office, dégustées en commun au café d'en face.

Mais le phyloxera détruisit les plantations, et depuis lors, on planta des pommiers et des poiriers pour en tirer du cidre, comme les voisins le faisaient.

EMPLACEMENTS DES VESTIGES

	Préhistoriques	Gallo-Romains
Gillauche	"	"
La Trinité - La Motte	"	"
Chaillouets-les-Bulots	"	"
Bayard		"
Le Fort de Pompierre		"
Pompierre - Le Fayet		"
La Fontaine Cornet ou cour St-André (coteau près du vieux chemin - Essises → La Bisgauberie)		"
Vers la Hialerie .... (Chemin Montfaucon vers Chênebenoist)		"
Sommet coteau Montfaucon .... (vers le bois d'En Haut)	"	"
Autour du moulin Bataille	"	
Ravine des Epouasses	dolmen	
I50 m. en aval du Mulotton	tumulus	
La Haute-Borne des Caquerets	Menhir disparu et traces gauloises	
La Croix-Rouge	menhir disparu	
La Grande-Saule	fondations anciennes	
Murs cimetière Montfaucon	four de potier disparu	

MOULINS DU DOLLOIR

Le Gravier

Le Patis

Le Grand-Moulin

Le Moulinet

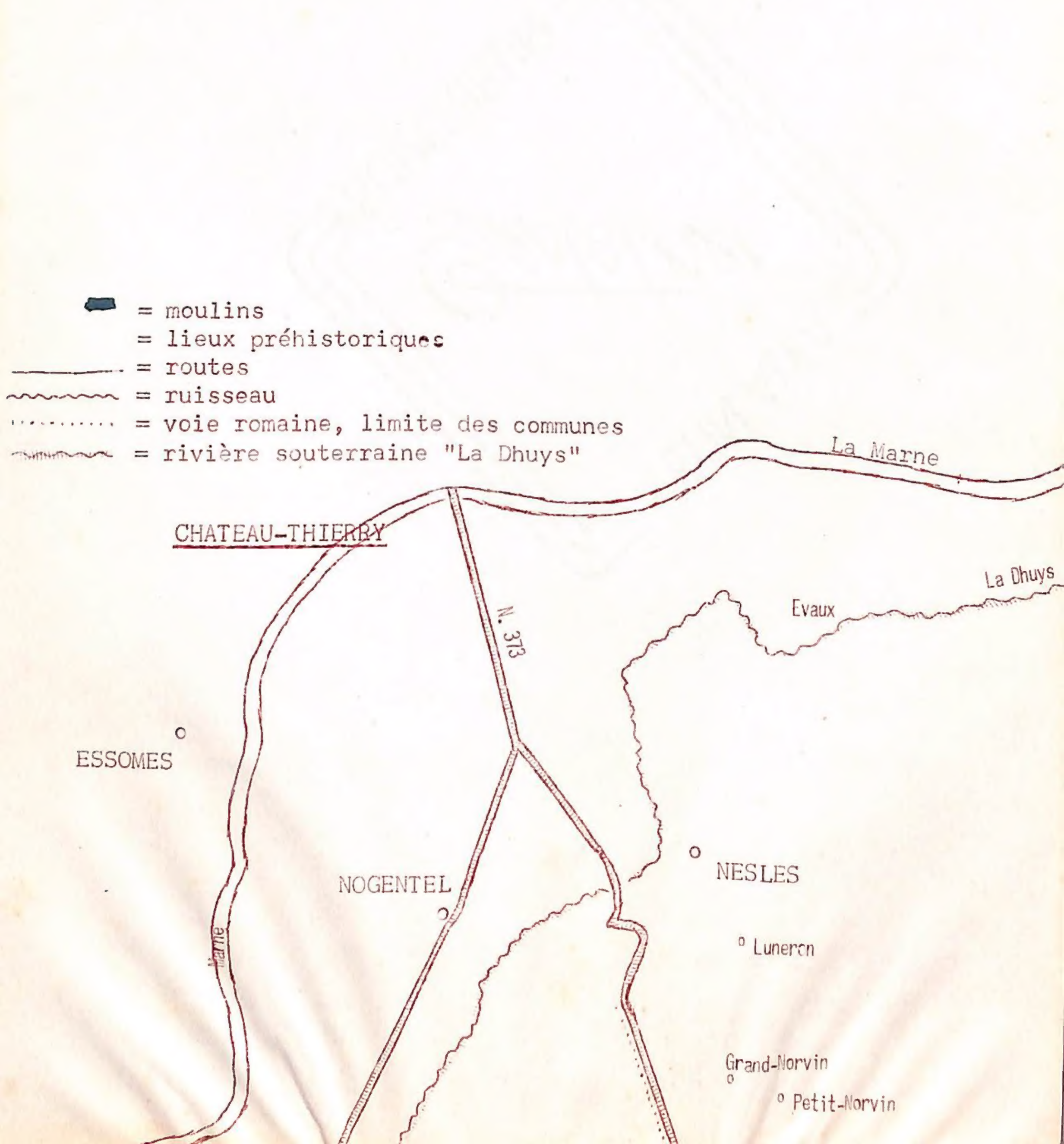
Les Moulins :

- Jaillard
- Ragrenet
- des Bois
- Arrouard
- du Pré-aux-Pierres
- Bataille
- d'Essises
- de la Doultre
- de Conclaire
- de Viffort
- à tan
- Collard

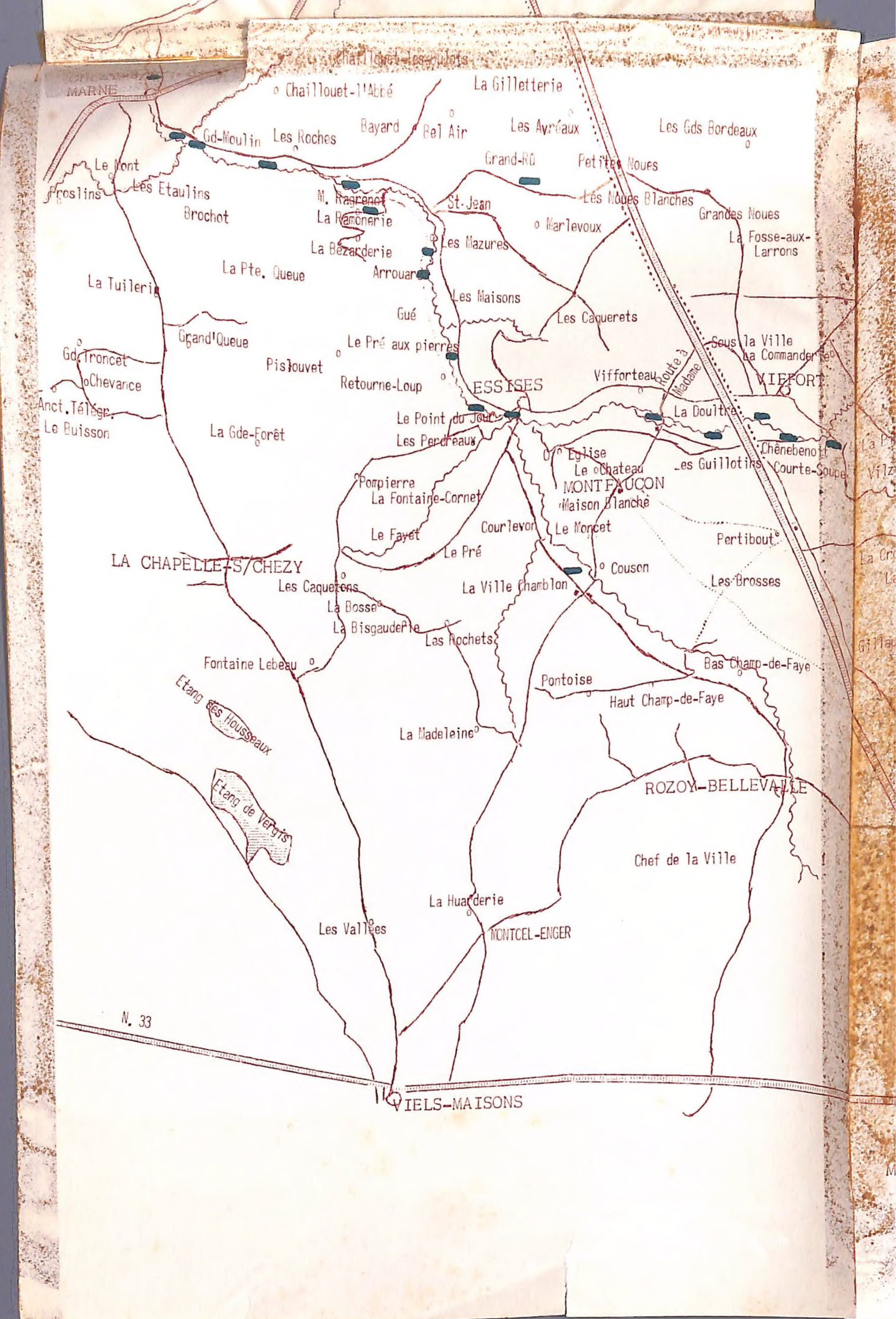
Sur le rû des CHARFFIONS :
Le Moulin de la Ville-Chamblon

Sur le rû des NOUES :
Le Moulignot.

Gaston DARTINET


= moulins
= lieux préhistoriques
= routes
= ruisseau
= voie romaine, limite des communes
= rivière souterraine "La Dhuys"
La Marne
CHATEAU-THIERRY
La Dhuys
Evaux
N. 373
ESSOMES
NOGENTEL
NESLES
Marne
Luneron
Grand-Norvin
Petit-Norvin


MARNE
Chaillouet-l'Abbé
La Gilletterie
Bayard
Bel Air
Les Avréaux
Les Gds Bordeaux
Gd-Moulin
Les Roches
Grand-Rû
Petites Noues
Le Mont
Proslins
Les Etaulins
Brochot
M. Ragrenot
La Ramonerie
St-Jean
Les Noues Blanches
Grandes Noues
Marlevoux
La Bezarderie
Les Mazures
La Fosse-aux-Larrons
La Pte. Queue
Arrouard
La Tuilerie
Les Maisons
Gué
Les Caquerets
Grand'Queue
Le Pré aux pierres
Sous la Ville
La Commanderie
MONTLEVON
Gd Troncet
Pislouvet
Chevance
Retourne-Loup
Vifforteau
Route à Madame
VIEFORT
ESSISES
Anct. Télégr.
Le Buisson
La Gde-Forêt
Le Point du Jour
La Douitre
Les Perdreaux
Chênebenoit
La Presserotte
Les Orgerieux
Eglise
Le Chateau
Les Guillotins
Courte-Soupe
Vilzeau
Pompierre
MONTFAUCON
La Fontaine-Cornet
Maison Blanche
Courlevon
Le Moncet
Le Fayet
Pertibout
La Villeneuve
Le Pré
La Croisette
LA CHAPELLE-S/CHEZY
Cousson
Les Brosses
La Grouillère
Villenéron
Les Caquetons
La Ville Chamblon
La Bosse
La Bisgauderie
Les Rochets
Gillauche
Fontaine Lebeau
Bas Champ-de-Faye
Etang des Housseaux
Pontoise
Haut Champ-de-Faye
La Madeleine
Soudan
Etang de Vergis
ROZOY-BELLEVALLE
FONTENELLE-EN-BRIE
Chef de la Ville
La Huarderie
N° 373
Les Vallées
MONTCEL-ENGER
N. 33
Les Greneaux
VIELS-MAISONS
N° 33
MONTMIRAIL
Marchais-en-Brie



MARNE
Chaillouet-l'Abbé
La Gilletterie
Bayard
Bel Air
Les Avréaux
Les Gds Bordeaux
Gd-Moulin
Les Roches
Grand-Rû
Petites Noues
Le Mont
Proslins
Les Etaulins
Brochot
M. Ragrenot
La Ramonerie
St-Jean
Les Noues Blanches
Grandes Noues
Marlevoux
La Bézarderie
Les Mazures
La Fosse-aux-Larrons
La Pte. Queue
Arrouard
La Tuilerie
Les Maisons
Gué
Les Caquerets
Grand'Queue
Le Pré aux pierres
Sous la Ville
La Commanderie
Gd Troncet
Pislouvet
Retourne-Loup
Vifforteau
Route à Madame
VIEFORT
Chevance
ESSISES
Anct.Télégr.
Le Point du Jour
La Doultre
Le Buisson
La Gde-Forêt
Les Perdreaux
Eglise
Le Chateau
Les Guillotins
Chênebenoit
Courte-Soupe
MONTFAUCON
Pompierre
La Fontaine-Cornet
Maison Blanche
Le Fayet
Courlevon
Le Moncet
Pertibout
Le Pré
LA CHAPELLE-S/CHEZY
Cousson
Les Brosses
Les Caquetons
La Ville Chamblon
La Bosse
La Bisgauderie
Les Rochets
Fontaine Lebeau
Bas Champ-de-Faye
Pontoise
Haut Champ-de-Faye
Etang des Housseaux
La Madeleine
ROZOY-BELLEVALLE
Etang de Vergis
Chef de la Ville
La Huarderie
Les Vallées
MONTCEL-ENGER
N. 33
VIELS-MAISONS